3me

à Monsieur Vaillant
fils aîné.

1800 à Barjols

46643/A

W. Marseilles
by Abbé '02

41. B957z

MEMOIRES
ET
AVANTURES
SECRETES ET CURIEUSES
D'UN VOYAGE
DU
LEVANT.

Par Mr. DE SAUMERY.

TOME TROISIE'ME.

A LIEGE,
Chez EVERARD KINTS, Libraire & Imprimeur à la Nouvelle Imprimerie en Souverain Pont.

M. DCC. XXXII.

XI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE.

JE crois qu'il eſt juſte de rendre compte de ces deux derniers Tomes de mon Voyage de Conſtantinople que j'ai promis au Public, & de répondre à certaines perſonnes qui ſe ſont ingerées de critiquer les deux premiers volumes avec trop peu de ménagement pour ne pas me juſtifier.

Je ne ſuis pas aſſez prévenu de mon érudition, je n'ai pas aſſez bonne opinion de moi-même, pour me croire un Ecrivain ſans défauts, ni aſſez fat pour me révolter contre un Cenſeur docte, judicieux, impartial & dégagé de

prévention, & je suis persuadé que tout homme de bon sens sera très-aise qu'on le corrige quand on le fait avec douceur & avec charité ; mais aussi quand un Auteur remarque de l'aigreur & de la partialité dans une critique, on ne doit pas trouver mauvais qu'il se défende & qu'il reprenne ces sortes de gens, qui voulant s'ériger en Juges Souverains de toute la Litterature, sont si peu les maîtres d'étoufer leurs Préjugés pour rendre à un chacun ce qui lui est dû.

Les Critiques qui ont attaqué mon ouvrage se sont trouvés de deux especes, les uns inconnus, qui afin de passer pour sçavans dans l'esprit de la Po-

pulace ; ont déchiré ma perſonne & mon livre d'une maniere ſourde crainte de s'attirer de judicieux reproches ; ces perſonnes n'ont garde de ſe faire connoître à un Auteur, ils ſentent trop leur foibleſſe pour lui envoyer leurs remarques par écrit ; c'eſt aſſez pour eux de vouloir en impoſer au vulgaire, ils ſouhaitent avec paſſion d'être placés dans le rang des Sçavans, ils diſent qu'ils le ſont, il faut les croire ſur leur parole. Tel eſt à peu près le caractere de ceux qui ont cenſuré en ſecret mes deux premiers Tomes.

Deux autres Critiques plus hardis ont paru ouvertement ſur la Scene ; un de ces Mrs.

dans une phraſe periodique m'a donné mon compte, il traite ce Voyage du Levant de bagatelles enjolivées pour divertir le Peuple. Que puis-je repondre à une cenſure ſi judicieuſe, qui circonſtancie ſi bien les défauts de mon livre, & qui me donne ſur le muſeau d'une maniere ſi ſpirituelle & ſi ſçavante ? rien, ſinon, qu'il vaut beaucoup mieux divertir le Public avec des bagatelles, que de déchirer & de calomnier ſon prochain.

L'autre plus hardi, fait le détail des fautes de mon ouvrage, il en turlupine le François, le ſtile, le titre, il doute des faits hiſtoriques, il releve même juſqu'aux fautes d'im-

preſſion, il s'attache à des minucies très-peu importantes. Ce Critique eſt cependant le plus ſçavant de tous les hommes, car il s'eſt érigé en cenſeur de tous les écrivains; qu'il ſurpaſſe tous les doctes de l'Univers, j'y conſens, je ſerois au deſeſpoir de lui ôter une qualité qu'il veut s'attribuer, mais parce qu'il a de la ſçience doit-il décider de tout; n'eſt-ce pas une temerité & un orgueïl inſupportable? ce n'eſt pas ſans raiſon que l'Apôtre dit, *que la ſçience enfle*; ne devroit-il pas profiter de l'avis du même Saint: *ſi quelqu'un*, dit-il, *ſe flate de ſçavoir quelque choſe, il ne ſçait pas même encore de quelle maniere on doit ſçavoir.*

* *

Encore ſi cette préſomption de vouloir ſe rendre l'arbitre de tous les Livres étoit dégagée de partialité on s'y ſoûmettroit avec plaiſir, mais comme il eſt abſolument impoſſible à un ſuperbe d'être ſans envie, on doit ſuppoſer que cet illuſtre Docteur ne peſe pas toûjours ſes remarques dans la balance d'une juſte équité : en effet, parle-t'il des Auteurs Proteſtans dont il ſuit la ſecte, il y trouve toûjours du bon ; on voit qu'il épuiſe ſa Rhetorique pour en chercher la Quinteſſence afin de les faire admirer. Pourvû que les Libraires pour qui il travaille ſoient fournis de ces Livres, car ſans cela il y fait remarquer

des défauts essentiels qui l'emportent de beaucoup sur le bon; il traite à peu près de la même maniere les Ecrivains Catholiques, il n'a garde d'outrer l'éloge qu'il en fait, ni de prodiguer ses termes, il en coûteroit trop à son amour propre. Il faut cependant avoüer qu'il estime les Livres de quelques-uns, comme par exemple, *les voyages du Pere Labat Dominicain*, mais ce n'est pas sans sujet; ces ouvrages sont imprimés & contrefaits en Hollande, il est obligé par reconnoissance de les faire débiter aux Libraires qui lui donnent de quoi subsister, n'est-il pas juste qu'il les loüe? enfin quand je supposerois que toutes ses

critiques seroient judicieuses, ne dois-je pas toûjours conclure qu'il vaut beaucoup mieux être un mauvais Ecrivain qu'un Censeur satirique qui n'épargne personne, car tout le monde sçait que l'homme le plus éclairé n'étant pas exempt de passions, & qu'étant le plus souvent entiché d'orgueil il se trompe & s'égare facilement, parce qu'il suit ses lumieres avec trop d'attachement & d'amour propre.

J'avouë que j'ai parlé du sexe dans ces deux premiers Tomes d'une maniere un peu libre, mais mon dessein n'a eu que la verité pour but; je n'ai point prétendu faire de tort à personne, je parle des femmes des Infideles, ou qui

vivent parmi un peuple voluptueux ; je ſçai qu'il ſe trouve des perſonnes du ſexe qui ont beaucoup de vertu & de probité ; mais lui convient-il bien de me reprocher de telles choſes tandis qu'il ternit tous les jours la reputation de ſon prochain d'une maniere ſi peu Chrétienne. Je m'impoſe ici un profond ſilence afin de ne pas exciter davantage ſa bile qui ne s'échauffe que trop facilement, & qui s'épanche ſur tout le monde ſans nul ménagement comme on le voit dans ſes écrits.

Cet ouvrage que je donne ici eſt diviſé en deux Tomes. Je parle dans le prémier du Siege de la Morée, de la priſe

de Belgrade, de la Paix de Passarowitz, de l'Ambassade du Comte de Virmond, de celle de Mehemet Effendi en France, des séditions, des incendies, des intrigues de la Porte Ottomane, & generalement de tout ce qui est arrivé de plus considerable à Constantinople depuis 1714. jusqu'en 1723. On y voit plusieurs évenemens extraordinaires, un nombre de remarques curieuses accompagnées d'Histoires arrivées à beaucoup de personnes, avec des reflexions, mes propres Avantures, celles du Paladin Caldéen, d'un Noble Venitien, & d'un François Renegat, la sédition de l'Isle de Chio, &c.

Le ſecond Tome contient mon voyage depuis mon départ de Conſtantinople juſqu'à mon arrivée à Paris, la deſcription de Tenedos, de Smirne, de Malte, du Mont Etna, de Meſſine & de ſon Phare, de Livourne, de Piſe, Florence, Genes, Turin, Geneve & Lion; on y trouve pluſieurs avantures de differentes perſonnes, avec leur caractere, la deſcription d'un combat Naval avec un Corſaire Algerien, & celle d'un Phenomene extraordinaire arrivé dans l'Archipel proche l'Iſle de Santorini, &c.

Je ſouhaite que ces deux derniers Tomes ayent l'approbation du Public, quoique le ſtile en ſoit gai, il n'eſt pas

à beaucoup près si hardi que celui des deux premiers. J'espere que les Dames n'auront pas sujet d'en être mécontentes, ni que les gens scrupuleux n'auront point de plaintes à faire. J'ai tâché d'instruire & d'amuser, ce qui me persuade que le Lecteur aura égard à ma bonne intention, qu'il me pardonnera les fautes qui s'y sont glissées, ou du moins qu'il aura la bonté de me les indiquer afin de m'en corriger dans une autre occasion.

MEMOIRES ET AVANTURES

Secretes & curieuſes d'un voyage du Levant, avec une Relation abregée de ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable à Conſtantinople, depuis l'année 1714. juſqu'en 1724.

Précis d'Hiſtoire depuis 1714. juſqu'en 1718.

CHAPITRE I.

De la Guerre des Turcs contre les Venitiens, ſes progrès & ſes ſuites fâcheuſes. Barbare projet du Mufti échoüé. La priſe

de Bellegrade. La défaite de l'Armée Ottomane devant cette Ville. Perplexité des Chrétiens de Constantinople, & pourquoi. La paix de Passarowitz leur rend la tranquillité & le repos. Jeûne & Procession solemnels ordonnés par le Sultan. Description de cette Procession.

POur donner une juste idée de l'Etat de Constantinople & de la situation de la Porte Ottomane depuis la Paix de Passarowitz; il est necessaire de rémonter un peu plus haut & de dire quelques choses de la guerre que les Turcs suciterent aux Venitiens en 1714. Un des plus grands Phenomenes qui ait paru en Turquie depuis long-tems, a été de considerer ces infideles observer la paix pendant 16. ans, depuis le Traité de Carlowitz signé le 16. de Janvier 1699., la politique de la Porte ne peut gueres souffrir de

pareille tranquillité vû qu'elle est trop exposée à ces fâtales revolutions, qui souvent ont couté le Trône & même la vie aux Sultans, il falloit donc pour se garantir des maux interieurs & des guerres intestines, occuper les Janissaires à une guerre exterieure; déjà depuis longtems ils regrettoient la Morée & toutes les autres conquêtes que les venitiens avoient faites sur eux; c'est pourquoi Mrs. les Mahometans ne firent aucun scrupule de rompre avec la Republique qu'ils regardoient avec des yeux de concupiscence.

Voici donc les Queuës de cheval, qui sont chez eux les Etandars ordinaires de Bellonne, arborées à Constantinople & à Smirne, le huit de Decembre 1714., & le Sultan, afin d'être à portée de ses Troupes, fait transporter sa Cour, en l'Eté de 1715. à Leriſſa dans la Thessalie.

Deux Armées formidables par-

tent en même tems ; celle de Mer commandée par Gianum Chogia natif de la Morée, un des plus braves & des plus experimentés Capitaines de son siecle, étoit composée. De 90. grosses Sultanes, de 15. autres grands Vaisseaux que fournirent les Regences de Salé, d'Alger, de Tripoli & de Tunis, de 10. Vaisseaux marchands de 60. pieces de Canon, de 30. Galleres & de 20. demi Galleres, ce qui formoit une flote de 165. voiles, sans y comprendre les Galliottes, Brulots & autres Bâtimens de transport.

Celle de terre consistoit en deux cent mille hommes, sans compter les Tartares qui étoient campés sur les frontieres de Russie pour observer les Moscovites. Cette Armée fut divisée en trois corps, le premier de 80. mille hommes qui composoit l'Armée de précaution se dispersa sur les confins de Hongrie, de Transsilvanie, & de Po-

logne : le second de septante mille, fut destiné pour faire descente dans la Morée ; enfin le troisiéme de cinquante mille se campa aux environs d'Andrinople, où le Grand Seigneur se rendit en personne. De si grands préparatifs ne pouvoient promettre que d'heureux succès ; en effet les principales Villes de la Morée furent presqu'aussitôt prises qu'attaquées ; toute cette Province & une partie de la Dalmatie, tomberent sous la domination Ottomane : en vain les Venitiens s'opposerent-ils aux Turcs ; cette guerre leurs fût fatale, & sans le secours de l'Empereur des Romains, il y a beaucoup de vrai-semblance que la Republique auroit été dans une fâcheuse extremité.

On comprendra aisement, pour peu que l'on connoisse le genie des Turcs, que ces conquêtes les remplirent d'orgueil & leur firent faire mille projets ridicules ; que les

réjoüiſſances furent exceſſives à Conſtantinople; enfin que le Prophete Mahomet eut bien des éloges : prodigues & genereux du bien d'autrui, le General comme le ſimple Soldat, le Sultan comme le particulier, donnerent de grands preſens aux Moſquées & aux Dervis ; les feſtins, les jeux, les danſes ; les courſes de bague occuperent pendant plus de trois mois tous les Muſulmans de cette grande Ville, chacun racontoit avec emphaſe ſes proüeſſes & les biens qu'il avoit acquis, car tous les Soldats s'enrichirent dans cette guerre, le pillage ayant été auſſi generale que le maſſacre ; perſonne ne fut épargné, il n'y eût que la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe qui n'évita la mort que pour ſubir l'eſclavage. C'eſt là l'époque fâtale ! où ces malheureuſes Villes & ces Provinces infortunées, rétomberent tout à coup ſous l'Empire Tirranique des Ottomans ; j'en ai

vû de triſtes reſtes à mon arrivée en Turquie : toutes les femmes & les filles furent traitées indignement, & reduites à être cocubines de ces brutaux ; plus de 20. mille ſubirent l'eſclavage ! Jamais on n'a vû une ſi grande deſolation ſans excepter celle de Jeruſalem, predite par Jeſus-Chriſt, me diſoit un jour Madame de la Fontaine fille d'un Colonel qui commandoit dans Naples de Romanie ; cette Demoiſelle avoit plû à Monſieur de la Fontaine neveu du Comte de Collier, avec laquelle il s'étoit marié en ſecondes nôces : voici à peu près le recit qu'elle me fit du ſiege & de la priſe de cette Ville.

A peine, me dit-elle, eut-on appris la réſolution de la Porte, que tout le monde tomba dans une extrême conſternation ; on formoit mille projets ſans en exécuter aucun ; on ſe flatta mal-à-propos d'une fauſſe allarme ; enfin nous nagions

encore entre la crainte & l'espérance quand nous fûmes envahis ; le secours que les Venitiens avoient envoié, étoit trop foible pour se flatter de pouvoir résister à une Puissance si formidable ; il n'étoit plus tems de mettre son salut dans la fuite ; toutes les campagnes étoient inondées de soldats, la Mer couverte de vaisseaux. Mon pere fut un des premiers qui perdit la vie, nous fûmes ma mere & moi accablées de cette perte, cependant il falloit au plûtôt prendre un parti afin de nous mettre à couvert de l'insulte ; nous nous saisîmes à la hâte de notre argent & de quelques vivres, afin de nous refugier dans l'Eglise Cathédrale avec plusieurs autres Dames aussi infortunées que nous ; on nous enferma vingt ou trente dans un souterrain, qui servoit d'azile à une infinité de cadavres à demi pourris, dont l'odeur insupportable nous suffoquoit ; là nous attendions depuis deux

jours la mort qui ne pouvoit nous refuſer ſon ſecours, lorſque nous entendîmes des cris effroïables qui nous firent conjecturer que la Ville étoit priſe, & que l'on en maſſacroit tous les habitans ; ceux qui ſe refugierent dans l'Egliſe pour implorer l'aſſiſtance du Ciel, eûrent le même ſort ; jugez de notre ſituation ! Les triſtes plaintes de ces infortunées victimes nous déchiroient le cœur, & ne nous pronoſtiquoient que trop notre prochain malheur ; en effet, un jour s'étant écoulé ſans entendre de bruit, nous reſolûmes de faire nos efforts pour lever la pierre du Mauſolée, nous fûmes apperçûes par une ſentinelle, on vint preſqu'auſſi-tôt nous arracher de notre retraite, l'eſclavage fut notre portion ! Heureuſes encore ſi nous en avions été quites à ce prix, mais non ; le Ciel voulut que nous fuſſions traitées auſſi inhumainement que nos compatriotes ; ma mere encore fraiche

& belle souffrit mille infamies à mes yeux, un peu jeune pour éprouver la même cruauté; je fus reservée comme une victime pour augmenter le serail d'un Turc de consideration très-bienfait & heureusement fort honnête homme; mes larmes, mes malheurs & ma naissance le toucherent: fléchi par mes prieres il prit ma mere avec moi, & nous mena sur son vaisseau, où il nous combla de caresses & d'honnêtetés; sa conduite à notre égard ne s'est point démentie; c'est dommage qu'un homme doüé de tant de belles qualités soit enseveli dans le Mahometisme. Il fallut traverser la Ville pour se rendre à son bord, mais hélas! Quel spectacle se présenta alors à mes yeux? Comment pûs-je survivre à la vûë d'une telle désolation; les ruës étoient jonchées de morts & de moribonds; l'on n'entendoit que des cris lugubres & plaintifs qui déchiroient les entrailles; une partie des plus beaux

édifices étoient réduits en cendres; le ſang de ces malheureux égorgés avoit rougi juſqu'aux bords de la Mer; tous nos concitoyens enchaînés ſur le port prêts à s'embarquer auroient touché l'ame la plus feroce; enfin pour abreger un recit qui me perce le cœur, nous voici à la voile; adieu chere patrie! il faut t'abandonner pour jamais: ce fut dans ce triſte moment que mes ſanglots & mes ſoûpirs redoublerent; il y a même beaucoup d'aparence qu'ils auroient long-tems continué, ſi un évanoüiſſement ne les avoit pas interrompus; Ibrahim, c'étoit le nom de mon patron, fut inconſolable de mon accident; il me fit donner toutes ſortes de ſecours: revenuë comme des ombres de la mort, il me fit tant de careſſes & d'amitiés que je fis un peu treve avec la douleur; conſolez-vous, Sophie! me diſoit-il ſouvent, vous avez perdu vos biens, votre patrie, votre pe-

re, mais contez que vous avez trouvé toutes ces choses en moi; vous ne serez jamais Esclave, vous êtes libre vous & votre mere dès ce moment; si ma personne & mes biens vous sont agréables, je vous les offre, & soyez persuadée que je vous respecterai toute ma vie; vous ne serez jamais inquietée pour votre Religion; si ces propositions ne sont pas de votre goût, vous pourrez à notre arrivée à Constantinople vous retirer où il vous plaira; mais ne m'ôtez pas du moins le plaisir de vous voir de tems en tems; ce que je lui promis très-volontiers: c'est lui qui vient de sortir d'ici; quand vous le connoîtrez, vous serez charmé de son merite & de ses belles qualités: en effet, j'ai souvent pratiqué Ibrahim depuis ce tems, & j'ai encore reconnu plus de probité en lui qu'elle ne m'en avoit dit. En un mot, arrivées à Constantinople, nous nous présentâmes au Comte de Collier qui

connoissoit ma famille, son neveu n'a pas dédaigné de m'épouser depuis un an.

On peut juger par cette Histoire quelle fut la triste destinée de tous les habitans de la Morée, & des places que les Turcs conquirent pendant cette guerre; ce fut après ces conquêtes, & lorsque les Ottomans étoient encore aux prises avec les Venitiens que la guerre de Hongrie se ralluma. La Porte a prétendu que S. M. Imp. avoit rompu le premier le Traité de Carlowitz, parce que les Imperiaux s'étoient emparés de quelques places pour leur sûreté; ces démarches furent envisagées des Turcs comme des hostilités qui rompoient la paix; ils se mettent donc en campagne en 1716., il se donna plusieurs escarmouches qui firent juger que ces infideles ne seroient pas si heureux contre les Allemands qu'ils l'avoient été contre les Venitiens; il semble même qu'ils a-

voient un préſſentiment de leur malheur; ayant ordonné par-tout l'Empire un jeûne ſolemnel qu'ils terminerent à Conſtantinople par une magnifique proceſſion; ce qui n'empêcha point leur déroute. En effet le funeſte échec qu'ils eurent devant Bellegrade, la priſe de cette Ville & la défaite generale de leur armée; ſont des preuves certaines que Mahomet leur Prophete n'avoit pas le même pouvoir contre l'Empereur que contre la Republique de Veniſe; cependant cette Guerre avoit été entrepriſe ſur une prétenduë revelation du Mufti, qui avoit proteſté en plein Divan, que le Prophete lui étoit apparu, & l'avoit aſſuré d'une victoire complete en Hongrie: ſans doute que ce Grand Prêtre des Muſulmans s'étoit trompé, ou bien que ſon Prophete étoit dans quelque partie de plaiſir; ce qui lui fit oublier ſes enfans à la Bataille de Bellegrade; ou que ce Heros (je veux dire le Prin-

ce Eugene de Savoye) dont les actions ſurpaſſent ſans hyperbole; toutes celles des plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qu'ils firent alors paſſer pour ſorcier parmi la Populace, lui eût faſciné les yeux par quelque magie extraordinaire: en ce cas le pouvoir du bon Mahomet ſera inferieur à celui de ce Prince, adieu donc ſa prétenduë Deïté, ſerviteur très-humble à ſa ſecte, il faut que ce ſoit un très-petit homme dans l'autre monde, puiſqu'il n'a pû ſecourir ſes ſectaires, ni les garantir de la valeur & du courage intrepide du Pr. Eugene. Voilà ce qui s'appelle donner à gauche Mrs. les Turcs, de ſuppoſer que le Grand Viſir de l'Empereur d'Allemagne n'a été ſuperieur à Mahomet dans la derniere bataille, que parce qu'il avoit fait pacte avec les Anges noirs; ſans doute que ces Anges avoient enchaîné votre Prophete, quand il voulut aller à votre ſecours: mais lui à qui vous

attribüéz tant d'authorité dans le Ciel, n'étoit-il pas leur Superieur? pourquoi donc dans cette occasion dévenir leur esclave? avoüez que vous avez grand tort d'avoir attribué au Prince Eugene de vous avoir battu par le secours des Anges noirs; puisque c'est détruire la puissance de votre Prophete qui avoit promis si formellement au Mufti de vous secourir en Hongrie : dites plûtôt qu'il dormoit, ou qu'il étoit occupé à se divertir.

Ce fut en 1717. que cette catastrophe arriva au grand détriment du Prophete, on ne doit pas être surpris si ce contretems produisit d'étranges desordres à Constantinople : en effet, les Turcs furent dans une consternation sans pareille, tandis que les Chrétiens nageoient dans la joye ; or cette joye étoit trop excessive pour ne pas se répandre au dehors ; la populace Turque affligée jusqu'au déseſpoir crut que les Chrétiens vouloient

encore

encore les inſulter dans leur malheur, c'eſt pourquoi on ne garda aucune meſure avec eux, ils furent maltraités à chaque inſtant ſans reſpecter le droit des gens, je veux dire ſans aucun menagement pour les Ambaſſadeurs & pour leur ſuite, ce qui occaſiona beaucoup de vols, de meurtres, & d'aſſaſſins.

Il ne faut pas ſe perſuader que cette allegreſſe des Chrétiens de Conſtantinople, fût produite par l'inclination qu'ils devroient naturellement avoir pour les interêts des Princes qui adoptent la Religion de Jeſus-Chriſt; non, car ils s'aiment plus que leur gloire, & en voici la raiſon. Lorſque les Turcs ont le deſſus ils ſont doux & affables, quoique remplis de fierté & d'orgueil, ils font partager aux Chrétiens leur bonne fortune; au lieu que quand ils ſont battus & défaits, ils les harcelent & maltraitent: ainſi leurs interêts particuliers ne s'accordent pas avec ceux

des Princes Chrétiens : on ne doit donc pas être surpris s'ils sont ordinairement affligés de leurs victoires ; mais dans cette occasion leur vie dépendoit du succès de cette Guerre, il n'y avoit plus de sureté pour eux à Constantinople si les Allemands eussent été vaincus, parce que le Sultan avoit juré sur l'Alcoran au Mufti, que si son Armée revenoit victorieuse de la Hongrie, on passeroit tous les Chrétiens de Constantinople & des environs au fil de l'épée ; voici ce qui occasionna ce serment.

La guerre aiant été déclarée aux Venitiens, on fit arrêter le Baîle, ou l'Ambassadeur de Venise, qui fut ensuite transporté aux Dardanelles, & renfermé dans un des Châteaux, & ses domestiques dans celui des 7. Tours. Tous les Ambassadeurs murmurerent, & firent des plaintes au Divan avec menaces, parce que, disoient-ils, c'étoit violer le droit des gens ; car

on avoit donné trop peu de tems au Baîle pour se retirer & sortir de Turquie ; cette conduite de la Porte fut improuvée de tous les Chrétiens, l'on fit des remontrances, des plaintes, des menaces, on feignit même de tramer quelque soulevement. Bien loin que toutes ces menées eussent l'effet qu'on s'étoit proposé ; on irrita cette superbe Porte ; le Mufti qui alors étoit l'ame du Divan, grand ennemi des Chrétiens sçût tellement agraver ce crime, & représenta au Grand Seigneur si vivement les conséquences de cette entreprise, qu'il tira de lui le consentement de les faire tous massacrer ; une permission verbale étoit peu de chose, le Sultan pouvoit la révoquer, & c'est ce que craignoit beaucoup le Mufti ; que fait donc ce maître coquin ? Il suborne une Favorite du Serail, nommée Nadine, par l'entremise du chef des Eunuques noirs qui étoit du com-

plot, à laquelle il fit joüer cette diabolique tragedie.

Nadine étant couchée avec Sa Hauteſſe, ſemble s'éveiller tout à coup en ſurſaut ; elle s'écrie avec tranſport qu'elle venoit d'avoir une viſion, elle s'évanoüit auſſi-tôt, elle revient, elle retombe ſucceſſivement deux ou trois fois ; enfin a force de ſecours dont elle n'avoit aucun beſoin, elle reprend ſa premiere tranquillité. Le Sultan effrayé de cet accident, lui demande avec précipitation la cauſe de ſes allarmes, elle avoüe avec miſtere qu'elle avoit vû un nombre infini de Chrétiens entrer dans le Serail & juſques dans la chambre de Sa Hauteſſe avec des armes pour l'égorger, & qu'étant prêts à effectuer leur deſſein, le Prophete Mahomet accompagné d'une grande multitude d'Anges blancs les avoit tous tués & diſperſés ; on envoia auſſi-tôt chercher le Mufti pour expliquer ce ſon-

ge qui s'étoit préparé depuis long-tems à répondre. Ce fourbe rempli d'une modestie affectée, assûre avec impudence que pendant trois nuits le Prophete lui étoit apparu pour lui ordonner de dire à Sa Hautesse que les Chrétiens tramoient contre sa vie ; qu'il demandoit, pour effacer un si noir attentat, le sang de tous ceux qui étoient à Constantinople; enfin, qu'il l'avoit encore assûré qu'il vainqueroit tous ces ennemis, sitôt qu'il auroit fait massacrer les Chrétiens, mais qu'il n'avoit osé en parler à Sa Hautesse. Dans ce tems par une permission Divine, la guerre de Hongrie étant déclarée, les troupes étoient hors de Constantinople, & dispersées en Dalmatie, en Morée, en Hongrie, &c. On comprit qu'il n'y avoit aucun moïen d'executer ce projet barbare, parce qu'il étoit impossible d'immoler tant de victimes sans causer l'entiere ruïne de

cette grande Ville, étant dégarnie non-ſeulement de ſoldats, mais encore des meilleures têtes de l'Empire ; d'ailleurs les Chrétiens en plus grand nombre que les Mahometans auroient été ſans doute les plus forts ; c'eſt pourquoi le Sultan ſe contenta alors de jurer ſur l'Alcoran, que ſi ſon armée revenoit victorieuſe de Hongrie, l'on feroit main baſſe ſur eux ; mais le Ciel ne voulut pas permettre une ſi horrible ſcene, tout changea de face après la perte de cette bataille & la priſe de Bellegrade ; les Chrétiens qui ſe croioient perdus ſans nulle reſource, virent renaitre leur eſperance après les plus triſtes allarmes ; en effet, la conſternation des Turcs fut ſi grande après cet échec, qu'ils ſongerent bien moins à maſſacrer les Chrétiens qu'à gagner leur amitié ; d'un autre côté la fourbe aiant été découverte, le Mufti penſa être déchiré par la populace ; il dût s'ab-

ſenter pour ſe mettre à couvert du reſſentiment du Sultan ; déja ſa tête ne tenoit gueres ſur ſes épaules, lorſque Nadine avertie de ce déſaſtre mit en uſage tous ſes charmes pour appaiſer Sa Hauteſſe, qui ne pouvant y réſiſter, accorda la grace aux coupables, au grand regret de tout le monde. Voilà ce qui s'appelle des tours de Maître Gonin, qui prouvent aſſez que les Muſulmans auſſi-bien que les autres Nations ſe joüent ſouvent de la Religion, & qu'ils ne s'en ſervent quelquefois que pour colorer leur ſcélerateſſe, executer les plus grandes injuſtices & les plus noirs crimes.

Les Turcs conſternés eurent encore recours aux prieres & aux jeûnes, le Sultan ordonna que le premier Vendredi de la Lune, le 5., le 6. & le 7. du même mois un chacun jeûnât & ne prît aucun aliment juſqu'au lever des étoilles ; que dans ces jours de pénitence,

le Mufti & tous les Eccleſiaſtiques de la ſecte, revêtus de cilices, les yeux baiſſés, la barbe negligée, & tous en pleurs, iroient dans les places publiques & dans les moſquées, criant *ja moſateh ilubuab Eitah*, c'eſt-à-dire, *ouvre grand Dieu les portes de ta grace*; ſelon cette ordonnance le cercueïl de Mahomet devoit être expoſé à la Meque ſur des étançons d'argent. Voilà donc tout Conſtantinople en grand deüil : cette Ville qui avoit été il n'y avoit pas long-tems le theatre des réjouïſſances, eſt enſevelie dans la triſteſſe, les échos ne repetent plus ces cris de triomphes, & ces rodomontades qui ne pronoſtiquoient pas moins que la conquête de l'Univers ; les plaintes, les condoleances, les cris lugubres ont ſuccedé à la muſique, au jeu, à la danſe, aux courſes de bagues & à tous les divertiſſemens : c'eſt ainſi que le Turc paſſe ſouvent tout à coup du faſte de l'or-

guëil & des plaiſirs au comble de l'humilité & du découragement; ce jeûne & ces ceremonies s'executerent avec autant de regularité que de ferveur, aucun n'y manqua, mais ce qu'il y eut de plus plaiſant, c'eſt une Proceſſion ſolemnelle qu'on fit le dernier jour de jeûne; rien de plus ridicule ni de plus plaiſant: je crois que le Lecteur ne ſera pas fâché d'en voir le détail, tel qu'il fut redigé par écrit de pluſieurs francs qui étoient alors dans cette Capitale: en voici une fidelle relation; elle commença dans les principales ruës de Conſtantinople, enſuite dans la campagne juſqu'à dix mille aux environs.

Premierement, marchoit à la tête de la Proceſſion un cercueil rempli d'oſſemens des Janiſſaires & des Spahis tués dans la bataille; de ſabres rompus, de cuiraſſes applaties, d'arcs briſés & de fléches émouſſées: ce cercueil étoit porté

alternativement par ſix cent perſonnes revêtuës de cilices, la tête & les pieds nuds ; ſecondement, trois cent Muſulmans couverts de mechants habits teints de ſang & de cendre ſuivoient le cercueil, ils ſe frappoient ſans diſcontinuer en pouſſant des hurlemens effroïables. 3. On voioit enſuite ſix mille hommes nuds, depuis les épaules juſqu'à la ceinture, qui ſe maceroient avec des épines ſi piquantes que le ſang découloit juſqu'à terre avec profuſion. 4. Suivoit une repréſentation du cercueil de Mahomet porté par trente Spahis ſans turbans environnés de quatre cent Bachas tenants le ſabre à la main prêts à maſſacrer tous ceux qui auroient la temerité d'enviſager ce ſaint cercueil ſans reſpet ; ſous ce prétexte ils en tuerent une quarantaine, dont les corps furent jettés aux chiens. 5. A chaque quart de mille on immoloit un âne & un Juif qu'on laiſſoit à terre nager dans

leur ſang; il en fut égorgé de cette maniere cent quarante. 6. Trente Bachas de terre marchoient enſuite avec de mechants turbans noirs trempés dans le ſang des ânes & des Juifs, aiant une main liée par derriere l'épaule, ſans ſabre avec des queuës de chevaux qui trainoient à terre pour faire lever la pouſſiere. 7. Trois mille Janiſſaires ſans armes des bâtons à la main trainans à terre, qui crioient comme des enragés, *alla hasbi fagaouri*; *Dieu mon protecteur qui me pardonne.* 8. Le Grand Viſir monté ſur un âne boiteux avec un turban bleu & enſanglanté, frappant ſa tête avec une canne & déplorant la derniere bataille en ces termes, *Esfaia maulai an giafai*, *Seigneur, pardonnez-moi mon ingratitude.* 9. Une caiſſe remplie d'argent pour jetter aux pauvres, mais avec défenſe ſous peine d'être empalé vif de le ramaſſer qu'après la Proceſſion; enfin, cette belle

maſcarade étoit terminée par une multitude innombrable de peuple, au milieu de laquelle on voioit cent Turcs pénitents qui ſe découpoient la chaire, & qui maſſacroient leur corps par de profondes inciſions; ils levoient de tems en tems la main droite en criant *allah ſifai cededni ahday, j'invoque Dieu de ma bouche, afin qu'il me fortifie contre mes ennemis*; je ne ſçai ſi cette lugubre comédie fut agréée du Prophete; il y a beaucoup d'apparence que oüi, puiſqu'il donna un ſignal aſſez ſignificatif, car à peine cette Proceſſion fut-elle terminée qu'un orage extraordinaire accompagné d'un tonnere affreux vint fondre ſur Conſtantinople, & y cauſa une des plus terribles incendies qu'on ait vû de memoire d'homme; un quart de cette grande Ville fut réduite en cendres dans l'eſpace de quatre heures, on aſſuroit qu'il étoit perri plus de cinquante mille

ames qui furent consommées par les flammes ; ou qui moururent de crainte & de frayeur.

Ce qui s'est passé de plus remarquable en ce Païs depuis 1717. jusqu'en 1720.

CHAPITRE II.

Election d'un nouveau Grand Visir. Congrès de Passarowitz. La Paix signée & publiée. Le Comte de Virmond nommé à l'Ambassade de Constantinople, son arrivée dans cette Ville, sa premiere audience du Visir & du Sultan. Le Comte de Sagnian, fait son entrée à Andrinople en qualité d'Ambassadeur d'Angleterre. Description de cette entrée, Son Excellence agréée pour Mediateur au Congrès de Passarowitz; present que lui fit le Grand Visir à ce sujet.

LE Sultan consterné des progrès & des prodiges de l'Armee Imperiale ne songea plus qu'à

la paix, il envoia pour cet effet un Aga à Bellegrade ; déja toute l'Europe étoit attentive à contempler cette partie de la terre ſi maltraitée de la guerre, prête à joüir de la tranquillité, lorſque les affaires parurent tout à coup changer de face. Le Mufti au déſeſpoir de voir ſes projets échoüés & ſa fourbe découverte, fit joüer mille reſſorts pour rallumer la guerre ; de concert avec le Grand Viſir ils réſolurent de détourner Sa Hauteſſe de ſes réſolutions pacifiques ; d'un côté le Mufti aſſûroit que le Prophete irrité de ce qu'on n'avoit pas immolé les Chrétiens de Conſtantinople avoit abandonné ſes enfans dans la derniere bataille de Hongrie ; il faut donc l'appaiſer, diſoit-il, en lui ſacrifiant ces victimes ; de l'autre, on voioit l'Eſpagne armer contre l'Empereur, & faire alliance avec le Prince Ragotski qui étoit paſſé à Andrinople pour ſolliciter la Porte à ne

point entrer en alliance avec Sa Majeſté Imperiale. Ces raiſons firent balancer le Sultan, & comme ſuſpendre ſes premiers mouvemens ; mais Ibrahim Pacha, gendre & favori du Grand Seigneur lui aiant fait enviſager les conſequences d'une ſeconde guerre, le peril évident où Sa Hauteſſe s'alloit expoſer en haſardant encore une Bataille dont la perte l'expoſoit à être détrônée, elle ne balança plus à demander la paix avec inſtance ; alors le Grand Viſir fut dépoſé & Ibrahim mis en ſa place.

Heureux jour ! qui cauſa le bonheur des Chrétiens ! leur repos & leur tranquilité : en effet, ce Seigneur fils d'un Renegat Maronite, un des plus affables & des plus debonnaires de ſon ſiecle ; de tout tems Grand Protecteur & ſincere ami des Chrétiens ; ſçût ſi bien profiter de ſon credit & menager l'eſprit du Sultan que le Congrès de Paſſarowitz non ſeulement fut aſ-

ſemblé,

ſemblé, mais encore une tréve de 24. ans concluë & ſignée le 12. de Juillet 1718., au grand contentement de tout le monde. Peu de tems après on regla les limites & on fit les échanges. Voilà donc la paix publiée & l'heureuſe époque où l'on vit renaître la confiance dans le cœur de tous les Chrétiens de Turquie, après avoir été près de quatre ans accablés de mille inſultes & de la plus cuiſante de toutes les craintes. Avant le commencement du Congrès, le Comte de Stagnan, Ambaſſadeur d'Angleterre fit ſon entrée à Andrinople : elle fut des plus magnifiques & digne de la gloire de ſon Roi. En voici le détail.

Le Sultan ayant appris ſon arrivée aux environs d'Andrinople, envoya cent chevaux legers pour Son Excellence, & ſes Officiers accompagnés de cinquante Janiſſaires & d'autant de Chiaous avec leurs Turbans de ceremonie ; la

marche commença par les Janissaires & les Chiaous, ensuite suivoient les Janissaires domestiques de l'Ambassadeur au nombre de 24. en livrée verde : après venoient 2. Ecuyers à la tête de dix chevaux de main superbement harnachés : ensuite 2. maîtres d'Hôtel suivis de douze valets de pied en longue veste à la Turque, de drap d'écarlate, & de trente autres en livrée Angloise marchant tous deux à deux : après eux 8. Interprêtes ou Drogmans de l'Ambassadeur tous à cheval avec le Chiaou Bachi & cinq de ses Officiers, aiant en tête leurs turbans de ceremonie : ensuite l'Ambassadeur monté sur un beau cheval que le Visir avoit envoié à sa rencontre, aiant à ses côtés deux Heyducs, huit Coureurs, huit Palfreniers en veste longue d'écarlate : immediatement après lui, marchoient le Secretaire, les Gentilshommes, & les Officiers de Son Excellence au nombre de

48. tous montés & habillés superbement ; enfin cette cavalcade étoit fermée par 10. caroſſes & 30. chariots de bagage. Comme on n'avoit rien vû de plus magnifique depuis long-tems dans cette Ville, le Grand Seigneur voulut être un des Spectateurs : c'eſt pourquoi il donna ordre qu'on fit paſſer ce cortége ſous les fenêtres de ſon Serail ; l'Ambaſſadeur arrivé à ſon hôtel, régala les Officiers Turcs de caffé, de ſorbet & de liqueurs, après quoi un chacun ſe retira. Cinq jours après ſon entrée, ſçavoir, le 25. de Mai il eut ſon audience publique du Viſir, ſous une tente au camp proche la ville d'Andrinople, & le lendemain celle du Sultan, il fut reçû avec de grandes marques de diſtinction, avec des expreſſions très-obligeantes pour ſa perſonne ; peu de jours après il eut encore une ſeconde audience du Grand Viſir, qui lui fit préſent d'une veſte zibeline qu'il

mit en sa présence, & la porta à son retour par la Ville, selon la coûtume, comme un signe qu'il avoit été agréé pour Mediateur au Congrès de Passarowitz, qui étoit sur le point de commencer ses séances. La paix signée & concluë occasionna deux superbes Ambassades, une de la Porte à Vienne, & l'autre de l'Empereur à Constantinople; ce fut le Comte de Virmond, premier Plenipotentiaire au dernier Congrès qui fut envoié à Constantinople en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, où il fit son entrée publique le 3. d'Août 1719. Jamais Ambassade ne fut plus somptueuse, ni plus magnifique, l'on en peut voir la relation dans les Journaux; je n'en dirai rien, parce que je n'étois pas encore dans ce Païs à son arrivée, mais je parlerai de son départ: ce Seigneur fut admis le 5. du même mois à l'audience du Grand Visir, & le 8. à celle du Sultan, dont il eut

très-ſujet d'être parfaitement content, car aucun Ambaſſadeur avant lui n'a reçû tant d'honneurs & de careſſes. Le Grand Seigneur touché de ſon merite perſonnel & de l'éclat de ſa ſuite, retrancha même de ſa gravité ordinaire pour aller *incognitò* voir ſon entrée & ſa ſortie, & comme dans ce tems la peſte faiſoit de grands carnages à Conſtantinople, il ordonna qu'on lui fit dreſſer aux frais de la Porte de ſuperbes tentes au petit Belle-grade, afin de n'être pas ſi expoſé aux fureurs de ce mal contagieux: voilà ce qui s'appelle pouſſer la politeſſe au-delà d'un Turc : choſe rare & qui n'a point eu juſqu'ici d'exemple.

Le cortége de cet Ambaſſadeur étoit très-nombreux, & compoſé d'une grande partie de Gentilshommes fort leſtes & encore plus polis, la magnificence des habits & des équipages éblouïrent tellement les Turcs, ſur-tout la po-

pulace, qu'ils étoient comme en extase, il me semble voir notre Saint Prophete accompagné d'une petite armée d'Anges blancs, me disoit un Turc, le jour de son départ de ce Païs, ah! que c'est grand dommage que des gens si beaux & si bienfaits ne soient pas de vrais Croïans; il ne leur manque que cette qualité pour être parfaitement heureux. Cette saillie me fit éclater de rire comme un fol: ce qui offensa tellement mon bon Mahometan, qu'il me quitta d'une maniere brusque, en m'appellant deux ou trois fois Diaours, c'est-à-dire, infidele; encore heureux d'en être quitte pour cette injure, car il ne faut pas badiner avec ces Messieurs.

Le Grand Seigneur étant tombé dangereusement malade après le Congrès à son retour à Constantinople; Ibrahim Pacha qui avoit resided à Vienne en qualité d'Ambassadeur de la Porte; le même qui avoit donné la liberté à Ma-

dame de la Fontaine ne pû faire ſon entrée que vers la fin de Juillet qui fut très-belle, le Sultan fut tellement ſatisfait de ſa conduite, qu'il l'honora de la charge de Viſir à trois Queuës.

CHAPITRE. III.

Evenemens de l'année 1720.

Arrivée de l'Auteur à Constantinople, ses Avantures particulieres. Mort funeste d'un de ses amis. Description du Palais d'Hollande. Portrait de l'Ambassadeur, de sa femme, & de sa niece. Etat de l'Eglise Françoise Reformée. Caractere des Protestans du Païs. Maximes usitées parmi les Francs. Histoire fâcheuse pour l'Auteur, sa maladie dangereuse.

J'Arrivai à Constantinople (comme je l'ai dit dans mon premier Tome) le premier jour de Mars 1720. à peine fûmes-nous à terre à la consigne que plusieurs François vinrent à notre bord; Monsieur Jacob Marchand, ayant été député avec deux autres pour me recevoir, il me conduisit dans sa

maiſon qui étoit alors à Galata, un magnifique dîné, ayant ſuccedé preſqu'auſſi-tôt à la fin d'un bon déjeûné, il falut pour augmenter les mêts raconter les avantures de mon Voyage : échauffé par une narration un peu longue ; je ne pris pas garde que l'on me ſervoit à pleins verres d'un vin blanc Grec très-fumeux, mais encore plus delicat que l'on tire ordinairement de l'Iſle de Sentorin (il faut noter que c'eſt une maxime uſitée à Conſtantinople d'uſer de verres qui tiennent preſqu'un demi pot) ces raſades réïterées me rappellerent l'Iſle de Zea & la promeſſe que j'avois faite de ne jamais me laiſſer dominer par cette liqueur ; mais par malheur mes reflexions arriverent un peu tard, c'eſt-à-dire que j'en avois déja pris une doſe aſſez ſuffiſante pour me cauſer une forte migraine qui me dura juſqu'au lendemain matin, qui ne fut cependant ſuivie d'aucun accident fâcheux.

Neanmoins éveillé à huit heures ; je fis mes reflexions & conclut enfin que les plus fermes resolutions de l'homme, au milieu du peril & de la douleur, s'évanoüissent presqu'aussi-tôt, qu'on est échapé & tranquile ; me voilà donc parfaitement gueri de cette petite égratignure de Bachus ; déja je me prepare de monter à Pera pour aller rendre mes devoirs au Comte de Collier, qui étoit impatient de me voir, on lui avoit fait un portrait assez avantageux de ma figure ; d'ailleurs les nouveaux débarqués sont toûjours bien venus, il semble qu'ils apportent avec eux le Païs natale ; tout le monde s'empresse à les aborder pour apprendre des nouvelles, & j'en étois assez farci ; mais il fallut remettre ma visite au lendemain, à cause d'un accident imprevû & étonnant qui arriva dans cette maison : c'est ici où l'on peut contempler la misere de l'homme & l'état funeste, où le plonge le

chagrin quand il n'eſt pas ſoûtenu de la grace Divine : en effet qu'eſt-ce que la créature dépourvûë de ce ſecours ? Une machine agitée d'autant de flots qu'il y a de paſſions ; un vuide affreux qui ne peut être rempli par les plaiſirs, ni par les chagrins ; c'eſt un deſert aride qui ne produit que des ronces & des épines, mais c'eſt trop moraliſer ; je crois que mes Lecteurs en ſuſpens demandent la cauſe de mes reflexions : la voici.

J'étois diſpoſé comme on a vû plus haut de monter à Pera, mais me dit le maître du logis, homme facetieux & prodigue, s'il en fut jamais, il faut déjeûner ; on ne ſort pas ainſi à jeûn, comment répondis-je, ſortir à jeûn, ah ! je ſuis bourré de caffé juſqu'à la gorge ; ô le grand ragoût, s'écrie-t'il avec tranſport ! cette drogue n'eſt propre qu'à laver les boyaux ; allons ordonne-t'il, des huîtres, des langues fourées, du jambon ? Vîte

à table ; comme je n'ai de ma vie été cruel à mon corps & que l'odeur de ces mets me chatoüilloit l'appetit, je ne fis point déchirer mes habits pour déjeûner ; nous voici donc très-disposé à ne faire aucune grace à ce que l'on avoit servi, eh ! où est donc mon cousin ? Dit alors Jacob Marchand, (nota qu'il étoit en pension chez lui) on ne l'a pas vû d'aujourd'hui, dort-il encore ? Peste & le paresseux ! il est tantôt dix-heures, va l'éveiller, dit-il à un Esclave, on frappe & refrappe, point de reponse ; quelqu'un l'a-t'il vû sortir ? Non, personne ne l'a apperçû depuis hier au soupé, ou il m'avoit paru plus triste & plus mélancolique qu'à l'ordinaire ; car je le connoissois depuis plusieurs années : s'étant marié à Londres où il avoit renvoyé sa femme & ses enfans depuis peu ; le maître du logis, malgré sa gaïeté ordinaire parût tout à coup étonné ; il va lui mê-

me à ſa chambre, & ayant regardé par une ouverture il apperçoit mon homme pendu au plancher ; on enfonce la porte dans l'inſtant, tout le monde court pour lui donner du ſecours & moi le premier, mais il n'avoit plus beſoin de rien, il étoit déja tout froid. J'avoüe ici que jamais ſpectacle ne m'a frappé plus vivement ; en effet rien de plus horrible à contempler : repreſentez-vous un homme dont la langue à demi mangée ſortoit de ſa bouche d'un demi pied, un viſage livide & violet preſque ſans peau & tout couvert d'un ſang noir & épais : tel étoit le pauvre & infortuné Paul Marchand, c'eſt ainſi qu'il s'appelloit, ſans doute qu'un retour ſur lui de s'être precipité dans ce malheur, l'avoit engagé à faire des efforts pour ſe débaraſſer, & que le deſeſpoir de n'avoir pû réüſſir, l'avoit porté à ſe déchirer le viſage de cette maniere. Après que le premier étonnement

fut passé, on conclut de l'enterrer sans bruit, ce que nous resolûmes d'executer promptement, mais où l'enterrer, disois-je? Alors un gros cochon d'Allemand qui avoit été sans cesse son compagnon de plaisir, se mit aussi-tôt à s'écrier: vous voilà bien empêché, dit-il, à Jacob Marchand: ne sçavez vous pas que votre cousin a été toute sa vie très-friand du bon vin, enterrons-le sous un tonneau, cela lui fera plaisir; cette raillerie si à contretems m'étonna d'une maniere si étrange, que je ne pûs m'empêcher de l'accabler de reproches, mais lui sans s'étonner alla creuser un trou dans la cave où nous le plaçâmes jusqu'au jour du jugement.

Je dirai ici que ce tragique spectacle me causa les plus tristes allarmes, & me fit faire maint raisonnemens interieurs; quoi, disois-je en moi-même, après avoir essuïé les plus cruels contretems, après avoir échapé comme par mi-

racle à tant de perils, le premier objet qui ſe preſente à mon arrivée dans ce Païs, c'eſt un de mes amis qui ſe pend, il me ſemble que tout l'Univers conſpire à me faire de la peine, je ſuis né à ce que je vois pour les avantures, eſt-il poſſible qu'une petite figure comme la mienne ſoit l'objet de la providence : veut-elle par ces exemples me ramener à la vertu : que deviendrai-je un jour ſi cela continuë toûjours de la même force, je prévois un enchaînement de faits & d'accidens tous extraordinaires ; qui pourra les croire ſi je les raconte ? Mille idées importunes s'emparerent tellement de mon eſprit que je paſſai le reſte du jour & la nuit ſuivante dans une agitation ſans égale ; j'étois encore enfoncé dans mes meditations quand l'Ecuyer du Comte de Collier vint me prier de la part de ſon Maître d'aller au Palais : ce Seigneur impatient de me voir me faiſoit invi-

ter à dîner : confus d'avoir manqué à mon devoir, je pars aussi-tôt : j'étois si abatu du chagrin que m'avoit causé cet accident, que j'eus beaucoup de peine à me rendre chez lui, car il faut grimper fort haut pour aller de Galata à Pera, à la verité les ruës sont assez bien pavées, mais cela n'empêche pas que la montée ne soit très-rude : arrivé à l'hôtel, je fus introduit dans le moment auprès de l'Ambassadeur, à qui je fis mes excuses ; la bonté du Comte les lui fit agréer, il me prodigua ses caresses. Je puis certifier sans nulle flaterie qu'il seroit difficile de trouver une personne plus affable & d'un meilleur cœur ; c'étoit un homme âgé d'environ 72. ans, grand, bienfait, les rides de son visage n'empêchoient pas d'y remarquer des traits fins & delicats : une longue moustache sembloit encore relever un air de grandeur qui lui attiroit le respect & la veneration de tout

le

le monde, il s'habilloit toûjours à la Turque, excepté la perruque & le chapeau qu'il ne quittoit que la nuit; sa maison, ou selon le langage du Païs, son Palais n'étoit que de bois, mais magnifique par la structure, les peintures & la dorure; la grande sale où l'on mangeoit ordinairement, étoit superbe tant à cause de sa grandeur qu'à cause de son admirable situation; elle étoit percée de trois côtés par de hautes & larges croisées, un côté donnoit sur une grande galerie toute à jour qui regnoit sur la cour d'entrée; la vûë étoit bornée par le Fauxbourg de Pera: du côté opposé, on découvroit d'un coup d'œil, le Palais de France, celui de Venise, les Bourgs de Topehana, Fonduki qui descendent en pente douce jusqu'à la Mer, le Palais & le Village de Bechiktasch, la Ville & le Serail de Scutari; enfin les deux rivages du Bosphore presque jusqu'à la Mer noire; à

main dextre en entrant, c'eſt-à-dire, au midi étoit placé un beau billard vis-à-vis de quatres autres grandes croiſées, par où l'on découvroit Galata & ſon amphitheatre juſqu'à Pera, le port, les vaiſſeaux, toute la Ville de Conſtantinople, le Grand Serail, la Tour de Leandre, la Calcedoine & preſque tout le Propontide ; là enchanté par le charmant aſpect de mille & mille objets extraordinaires, on voioit encore paroître deux fois le jour une table ſervie de tout ce que le Païs pouvoit fournir de plus délicat : la melodie des inſtrumens (car chaque Ambaſſadeur a ſa ſimphonie & ſa muſique) chatoüillans les oreilles ; le goût flatté par un nombre de mêts, de liqueurs, & de vins exquis ; la vûë ébloüie de tant de merveilles de la nature & de l'art ; que pouvoit-on convoiter davantage ? n'eſt-ce pas là une eſpece de bonheur terreſtre parfait : telle a été ma vie

pendant plus de trois ans & demi.

Après ma premiere visite à l'Ambassadeur, il fallut saluer son épouse; cette Dame étoit Grecque de Nation & de Religion: de concubine elle étoit devenuë sa femme, & par consequent de Jeannete, Madame l'Ambassadrice; quoi qu'elle passât alors les cinquante ans, elle paroissoit fraîche & belle; après une profonde reverence, je lui fis un long compliment en françois, elle m'assura qu'il étoit parfaitement beau; cependant j'appris bien-tôt après qu'elle n'entendoit pas un mot de cette langue, elle m'en remercia d'une maniere si polie en langue franque qu'elle parloit assez passablement mal, que j'en fus tout fier, mais l'Ambassadeur m'ayant dit qu'elle ignoroit entierement cet idiome, je fus plus sot qu'une mouche àqui l'on arrache les aîles; cependant j'ai connu dans la suite que cette Dame avoit un esprit extraordinaire & des manie-

res si engageantes qu'il étoit impossible de ne la pas estimer : il fallut encore haranguer sa niéce, ou plûtôt celle du Comte de Collier, mais je fus tellement ébloüi de sa beauté qu'il me fut impossible de proferer une seule parole ; je demeurai aussi immobile qu'un terme. C'étoit une jeune Demoiselle d'environ quinze ans, fille de Monsieur de la Fontaine, Neveu & Chancelier de l'Ambassadeur : c'est le même qui avoit épousé la belle Sophie, dont j'ai parlé plus haut : elle étoit née de la premiere femme : après mon extase qui dura environ une minute, je liai une conversation avec elle, qui me persuada que son esprit égaloit ses attraits, c'étoit dommage qu'elle n'eut pour patrimoine que les charmes de l'esprit & du corps.

Il faut que j'avouë ici que si Paul Marchand m'avoit causé de tristes allarmes, en se pendant mal-à-propos, & m'avoit fait repentir d'être

venu à Conſtantinople : Mademoiſelle de la Fontaine me fit bientôt oublier tous mes chagrins ; ainſi paſſe l'homme ſucceſſivement de la frayeur & de la crainte au plaiſir & à l'eſperance ; mais ce n'étoit qu'un foible prelude de ma bonne fortune, j'ai eu ſujet dans la ſuite de me loüer de Conſtantinople & des habitans, c'eſt-à-dire, de ceux que j'y ai pratiqués & connus ; après le dîné, on me marqua mon appartement, où j'ai demeuré juſqu'à mon départ, il ſe trouva juſtement au-deſſus de celui de Madame l'Ambaſſadrice & de ſon aimable niéce : ce qui m'occaſionnoit d'aller ſouvent me délaſſer de l'étude par une converſation enjoüée & divertiſſante ; me voici donc à Conſtantinople le plus heureux homme du monde, à ce que vous croiez, mais tout beau, un moment d'audience.

Après avoir rendu mes devoirs aux Ambaſſadeurs, aux Reſidens

& aux principaux Negocians, ſans oublier l'Archevêque Latin : car dans ce Païs tout le monde, c'eſt-à-dire, les Francs, quoique de differentes Nations & Religions ſe voyent & ſe converſent avec une grande familiarité aparente; au premier abord on vous jure une amitié éternelle, à condition de vous trahir quand l'occaſion s'en preſentera ; le cœur n'eſt jamais ici de la partie, les careſſes & les honnêtetés dont on vous accable, ſemblent n'être miſes en uſage que pour ſe mieux trahir les uns & les autres : après, dis-je, avoir rendu toutes les viſites préſcrites par la bienſéance, je m'appliquai à voir mon troupeau & à connoître le caractere de chaque famille ; je ne fus pas long-tems à m'appercevoir qu'il y avoit une grande moiſſon à faire : en effet, l'ignorance, la débauche, l'animoſité, la jalouſie, la diſcorde, la mediſance & la calomnie regnoient avec un ſouverain deſpo-

tiſme, il fallut bien des ſoins & de l'application pour arracher cette zizanie, qui avoit tellement étouffé le bon grain, qu'il étoit imperceptible; je vins à bout peu à peu de l'ignorance, de l'animoſité & de la diſſention, mais pour la médiſance, la calomnie & la débauche point d'amendement, j'eus beau dire & beau crier, on ne me diſoit rien, mais on n'en faiſoit pas moins.

Ce petit troupeau étoit compoſé d'une cinquantaine de familles, dont pluſieurs étoient diviſées par trois differentes Religions, ſçavoir, la Catholique, la Grecque & la Proteſtante; on doit juger qu'une telle rapſodie n'eſt propre qu'à fomenter l'impieté & l'irreligion; un enfant imbû de ces differens ſiſtémes, nage preſque toûjours dans un doute continuel, il ne ſçait à quoi s'en ſentir, s'il ſe declare pour un ſentiment plûtôt que pour l'autre, le caprice & l'interêt y ont plus de

part que la perſuaſion, & la malheureuſe conſequence qui en reſulte, c'eſt que ſa foi eſt toûjours chancelante prête à varier à chaque inſtant ; malheureux état ! digne de compaſſion, & qui doit faire ſentir qu'un conducteur de gens de cette trempe eſt très à plaindre. Les legs pieux que beaucoup de perſonnes avoient laiſſés pour fonder une Egliſe Françoiſe Proteſtante étoient aſſez conſiderables pour la ſoûtenir honorablement ; depuis peu on en avoit fait bâtir une fort propre dans le jardin de l'Ambaſſadeur d'Hollande, qui ſervoit alternativement aux deux Nations, outre la dépenſe que l'on avoit faite pour cette bâtiſſe, il reſtoit encore un fond de plus de 12. mille écus que l'on faiſoit valoir à 12. pour cent, ſelon l'uſage du Païs : elle ſe trouvoit donc en état de fournir à l'entretien d'un Miniſtre, d'un Chantre, d'un Lecteur, d'un Maître d'école, & d'aſ-

ſiſter les pauvres & les malheureux : telle étoit la ſituation de l'Egliſe quand j'arrivai à Conſtantinople, j'étois jeune, par conſequent ſujet à beaucoup de paſſions & d'amour propre, il fallut donc me dompter : convaincu que les vices ſont tolerés quand on ne les condamne que de bouche, je formai une forte reſolution de vivre ſelon la Morale que j'enſeignois : ainſi ce fut non par vertu (je ne rougis point de le dire, heureux quand on connoit ſes fautes de bonne foi) mais par honneur, par devoir, & ſurtout par reſpect humain que je métamorphoſai un peu mon naturel, car dans ce Païs on eſt trop obſervé pour pouvoir être libertin ; les moindres démarches ſont ſeverement épiées ; les Religieux ſur-tout ſont des cenſeurs auſſi peu indulgens pour des perſonnes de notre caractere que nous pour eux ; nos défauts ſervoient à leurs faire décrier notre ſecte,

& leurs fautes nous sembloient avilir la Religion qu'ils professoient, ainsi point de clemence les uns pour les autres ; chacun déclamoit à l'envi contre son ennemi, & se faisoit une gloire d'étaler ses défauts pour porter le peuple au mépris.

Nous étions alors trois Ministres ; un Anglois appellé Paine, un Hollandois nommé Reüter, & ma Seigneurie ; tous trois continuellement appliqués à examiner les démarches de nos Antagonistes ; nous faisions trophée de leurs moindres fautes que nous avions grand soin d'agraver ; de leur côté ils n'étoient pas moins severes à nous censurer : de sorte que l'on ne pouvoit tousser ni cracher que les échos ne le repetassent : lâchoit-on une parole un peu libre, aussitôt elle étoit divulguée : faisoit-on une action un peu tortuë, elle étoit redressée dans l'instant : ceux qui nous servoient d'espions, étoient souvent ceux de nos ennemis ; d'ail-

leurs étant dans la maiſon d'un Ambaſſadeur, il falloit être très-circonſpect dans les viſites, ſur-tout chez les autres Ambaſſadeurs, & d'avantage dans ſes paroles, parce que vous auriez été ſoupçonné de trahiſon & de divulguer les ſecrets des puiſſances chez qui vous reſidiez : ainſi point de frequentes viſites ; point d'amitié particuliere avec les gens des autres Excellences.

Voilà, il faut l'avoüer, une vie bien genante, particulierement pour moi qui n'avoit jamais ſçû diſſimuler, ni faire des careſſes à des gens que l'on a deſſein de trahir : tel fut cependant mon regime de vie ; ſur-tout pendant les cinq ou ſix premiers mois, parce qu'il s'agiſſoit de ſe faire connoître pour prudent, & diſſimulé.

Voici bien des bagatelles, ami Lecteur, déja il me ſemble entendre certains critiques qui m'accuſent de vouloir amuſer le public,

mais on conclura cependant que si tel étoit mon dessein, c'est toûjours mieux faire que de déchirer le prochain ; mais non, j'entre dans ces minucies : c'est pour faire connoître que la vie voluptueuse que l'on mene à Constantinople n'est pas sans contretems, & sans un mêlange de beaucoup de chagrin ; enfin c'est pour mieux faire sentir qu'il n'y a que ceux qui ont sécoüé le joug de l'honneur, ou de la dépendance Européenne, qui puissent se plonger dans un libertinage outré.

Cette vie guindée, le changement de climat, joint à un accident qui arriva presque par ma faute, me précipiterent dans une crüelle maladie dont je n'échapai que par une espece de miracle : quoique l'avanture dont je vais parler ne fut point un Phenomene rare dans ce Païs, cependant j'en fus penetré jusqu'au plus profond du cœur ; n'étant pas accoûtumé

de voir de telles incartades : la voici.

Une femme de mon Egliſe, contre notre uſage, fit baptiſer ou ondoyer ſon enfant par la ſage femme : cette pratique eſt rigidement défenduë dans la ſecte proteſtante ; l'ignorance lui avoit fait commettre cette faute, car étant un de ces enfans mixtes par rapport à la Religion, je veux dire né d'une Grecque & d'un Reformé, elle n'avoit preſque pas de teinture d'aucune Religion ; ayant appris cette infraction contre notre diſcipline : je me tranſportai auſſi-tôt dans ſa maiſon, & lui repreſente d'une maniere patetique la grieveté de ſa faute ; elle veut s'excuſer, mais voyant qu'elle ne m'alleguoit que de mauvaiſes raiſons, je lui proteſte qu'elle ne ſera point admiſe à notre Communion ſans avoir réparé publiquement ſa faute & le ſcandale qu'elle avoit cauſés ; la fierté du ſexe fut un peu é-

corchée de mes manieres, elle me répond nettement & sans subterfuge qu'elle n'en fera rien : surpris de son audace, je convoque dans l'instant le consistoire composé des deux Ambassadeurs Reformés ; il fut resolu dans cette assemblée, qu'en cas de rebellion, elle seroit excommuniée : cette décision lui étant rapportée, elle ne balança pas un moment à prendre son parti ; elle envoye chercher secretement un Jesuite nommé le Pere Cachot, & le Superieur des Capucins appellé Pere Thomas, entre les mains desquels elle change de Religion ; tout ce manege fut executé dans l'espace de deux jours : j'apprens avec surprise cette metamorphose ; je porte mes plaintes aux Ambassadeurs contre les deux Religieux que j'accusois de l'avoir subornée ; la chose alloit déja grand train, car il est constant que ces deux Messieurs auroient été exilés ; déja on me-

naçoit de faire détruire un petit Couvent de Capucins qui étoit dans l'enclos de l'Ambaſſadeur d'Hollande & ſous ſa protection, mais en aiant appellé au Divan, il fallut ſurſeoir la ſentence & bien décompter: voici donc un tintamarre enragé; quoi une affaire de Religion portée au Divan : c'eſt une choſe monſtrueuſe, diſois-je, des Religieux, ne vouloir pas ſe ſoûmettre au jugement des Ambaſſadeurs Chrétiens, c'eſt un orgueïl ſans pareil; cependant j'ai connu dans la ſuite qu'ils avoient eu beaucoup de raiſon, & qu'ils étoient plus fins que nous; voici donc notre Demoiſelle citée, elle paroît avec fierté; interrogée, elle ſoûtient qu'elle avoit été toute ſa vie Catholique interieurement, que ſon mari ſeul étoit la cauſe qu'elle avoit diſſimulé juſqu'à cette heure; ainſi que ces Religieux ne l'avoient nullement ſubornée, qu'ils étoient accuſés fauſſement, enfin

qu'elle étoit étonnée que dans un Païs où la liberté regnoit, on voulût gêner sa conscience; le Divan décida en sa faveur : défense à nous d'inquieter personne; nous fûmes donc condamnés & confus. Jamais chagrin ne fut plus cuisant que le mien, je pestai & me vengeai par les invectives; je clabaudois sans cesse & faisois plus de bruit qu'un âne qu'on étrille, mais une maladie dangereuse m'étant alors survenuë sans ma participation, me plongea dans le silence, me rendit plus docile & moins farouche envers ces Messieurs, comme on va le voir.

La saison arrive où il faut aller à la campagne pour éviter les fureurs de la peste, me voilà trois jours après, c'est-à-dire, environ à la moitié de Juillet attaqué d'une violente fiévre, on soupçonne que c'est la contagion, tout le monde m'abandonne : que faire, que devenir ? Mes meilleurs amis me plaignent,

gnent, mais n'osent m'approcher; d'abord on me transporte sous une tente au milieu d'une grande prairie afin de ne pas sentir le moisi, ou plûtôt afin que personne n'eût aucune communication avec moi; mon propre valet craint la peste, il faut qu'un Turc en faſſe la fonction, moyennant une piâtre par jour, encore heureux de trouver ce secours! me voici donc assez mal dans mes affaires; par surcroît d'infortune, un orage survient, ma cabane est inondée, je nage dans l'eau, le Ciel voulut sans doute me rafraichir, car je brûlois par l'ardeur de la fievre! il fallut me faire secher au Soleil, & transplanter mon Palais sur une petite eminence, la prairie étant toute submergée; bien loin que cette medecine m'eût apporté du soulagement, elle fit redoubler le mal; un transport me monte au cerveau, une frenesie s'empare de mes sens pendant plus de 40. heures qui

me firent faire plus d'extravagances qu'un faiseur d'almanach qui consulte les astres ; après cet accès de folie, digne, à ce que l'on m'a rapporté, des petites maisons, j'apperçû à côté de mon lit l'Archevêque Latin Raguſien de Nation, homme aussi loüable par son merite que par son zele, mais selon moi d'une charité un peu trop exceſſive, puiſqu'à peine conſervoit-il pour lui de quoi s'empêcher de mourir de faim, il étoit venu à ce qu'il me dit depuis deux jours pour m'aſſiſter dans mon deſaſtre : en effet ce digne Archevêque avec lequel j'avois lié une amitié de politique ſelon l'uſage du Païs, me donna toutes ſortes de ſecours ; deux ou trois jours après je vis encore entrer dans ma cabane deux hommes que je ne connoiſſois que pour leur avoir fait tout le mal que j'avois pû, c'étoit, le croiriez-vous, le venerable Pere Thomas Capucin, & le fameux Pere Cachot,

ô Dieu, m'écriai-je, tout ſurpris de cette viſion! qu'eſt-ce que ceci? Je ſuis ſans doute dans l'autre monde, car il n'eſt pas poſſible que je puiſſe ſouffrir dans celui-ci de telles viſites: c'eſt donc fait de moi, diſois-je entre les dents: voici des oiſeaux de mauvais augure: cependant nous avons été des amis inſeparables dans la ſuite, & l'on verra plus bas que j'ai rendu au Pere Cachot d'aſſés bons ſervices pour le dédommager des ſoins qu'il prit alors de ma perſonne: me voilà donc entre les mains de ces trois hommes qui ne m'épargnerent pas, je veux dire, qui firent tous leurs efforts pour m'envoyer dans l'autre monde avec de nouveaux ſentimens; la conduite de ces Meſſieurs m'étonna & me fit faire, je l'avoüe, bien des reflexions; comment, diſois-je en moi même, la charité eſt une vertu inſeparable de la vraye foi, mes collegues, mon troupeau, mes meil-

leurs amis m'abandonnent dans une extremité si fâcheuse, & ces Religieux que j'ai tant maltraités exposent leur vie pour me secourir (car on soupçonnoit toûjours que c'étoit la peste, parce que j'en avois tous les simptomes) quoi l'on souffre que de telles gens m'approchent; sans doute que personne ne se soucie gueres de moi. Pendant que mon imagination delabrée formoit mille vastes desseins qui s'en alloient presqu'aussi-tôt en fumée; je parviens au onziéme jour de ma maladie, alors il s'éleva une grosse tumeur à la cuisse gauche, qui me persuada que j'étois infailliblement attaqué de la contagion; mais un habile chirurgien françois, m'ayant protesté que ce n'étoit qu'une humeur produite par les fatigues que j'avois essuïées dans mon Voyage, un rayon d'esperance vint encore m'éclairer; cependant le 13., je tombe en défaillance, me voici aux abois; déja

l'on préparoit un chariot pour me conduire dans l'azile des morts ; lorſqu'une criſe qui me dura douze heures, fit encore eſperer de ma vie; depuis ce jour je me trouvai toûjours mieux en mieux, & je parois encore au nombre des vivans: après trois ſemaines de convaleſcence. Voilà ma maladie, ma foibleſſe qui prennent la fuite pour faire place à une parfaite ſanté ; alors tout le monde s'empreſſe à me feliciter ; ils ont été, diſoient-ils, au déſeſpoir de ma maladie, ils n'auroient pû ſe conſoler de ma mort, cependant je n'en crûs rien.

Ce fut peu de tems après, c'eſt-à-dire, vers le milieu de l'automne qu'il nous arriva une avanture des plus tragiques, qui jetta la conſternation & la crainte non ſeulement dans la maiſon de l'Ambaſſadeur d'Hollande, mais encore chez tous les Francs. Avant de raconter cette tragedie, il faût parler du Comte de Virmond que j'ai

laissé un peu à l'écart, & de son départ de Constantinople pour s'en retourner à Vienne.

CHAPITRE IV.

Deſcription du départ du Comte de Virmond. Avanture plaiſante arrivée à un de ſes Gentilshommes. Mehemet Effendi nommé à l'Ambaſſade de France. Son départ & ſon arrivée en Languedoc.

LE Comte de Virmond eſt trop connu dans l'Hiſtoire pour entreprendre ſon éloge. La faveur de l'Empereur & les emplois éclatans dont il a été honoré, doivent perſuader que c'étoit un Seigneur diſtingué par un rare merite : en effet, ſi on doit juger de l'interieur de cette Excellence par ſon exterieur, il eſt certain qu'il meriteroit des loüanges infinies ; l'honnêteté, la bienveillance, & les careſſes dont il a favoriſé tout le

monde pendant son séjour dans ce Païs le firent regretter d'une maniere si sensible, qu'il seroit difficile de l'exprimer. Depuis son arrivée, qui fut, comme je l'ai déja dit, dans le mois d'Août 1719. jusqu'à son audience de congé, il n'y eut point de réjouïssances, ni de divertissemens qu'il n'inventa pour procurer de la joye : festins, bals, cadeaux, parties de chasse & de jeu rien ne fut oublié ; enfin, l'abondance, la profusion, & les plaisirs sembloient s'être transplantés de toutes les parties de l'Univers dans le petit village de Belgrade, ou dans sa maison à Constantinople ; mais hélas ! comme les voluptés terrestres sont ordinairement de courte durée, celles-ci s'évanouïrent comme une ombre, le chagrin de son départ vint en arrêter le cours.

Ce fut au commencement d'Avril 1720. qu'il eut son audience de congé du Grand Visir & du

Sultan, qui lui firent encore tous les honneurs dont ces gens ſont capables, Sa Hauteſſe lui donna entr'autres preſens une piece d'étoffe toute parſemée de pierreries pour envelopper ſa lettre de recréance, dix-huit chevaux Arabes & Perſans auſſi beaux que ſuperbement enharnachés avec cent eſclaves Chrétiens qu'il avoit déja fait partir en compagnie de trois cent autres qu'il avoit rachetés à ſes fraix; le 10. Son Excellence fut regalée magnifiquement par le premier Viſir. Voici enfin le 27. Avril, jour triſte & infortuné qui coûta tant de chagrin & de larmes, & dont on fut long-tems inconſolable : il eſt vrai que pluſieurs Demoiſelles Grecques & Franques étoient excuſables, elles perdoient trop à cette funeſte ſeparation pour ne pas ſe plaindre, mais laiſſons-les ſe lamenter pour raconter ſa ſortie à Conſtantinople.

Les Francs trop touchés des

bontés de cette Excellence, n'avoient garde de manquer à lui en temoigner leur reconnoiſſance; c'eſt pour cette raiſon qu'ils voulurent l'eſcorter pendant huit lieuës, afin de lui faire connoître l'eſtime & le reſpect qu'on avoit pour lui : jamais cortége n'avoit paru plus éclatant, ſur-tout dans ce Païs, car outre ſon train, ou ſa ſuite qui étoit de plus de cinq cent perſonnes, parmi leſquelles on voioit briller la fleur de la Nobleſſe Allemande ; plus de huit cent Francs magnifiquement habillés & montés ſuperbement en augmenterent encore la ſomptuoſité; toutes les chaiſſes & tous les caroſſes des Ambaſſadeurs, des Reſidens, & des particuliers furent deſtinés pour les Dames qui marchoient immediatement après l'Ambaſſadeur, qui étoit environné de quatre Ecuiers, de 8. Heyducs, & de quarante autres perſonnes les plus diſtinguées de Con-

ſtantinople : à la tête de la cavalcade marchoient cent Janiſſaires & cent Chiaous avec leurs Turbans de Ceremonies ; precedés des drapaux, de quatre timbales, de 8. tambours, des trompettes, des haut-bois, & des fifres : immediatement après l'Ambaſſadeur, ſuivit le corps de muſique qui pouſſoit une harmonieuſe ſimphonie ſoûtenuë de douze cors de chaſſe ; après les caroſſes, marchoient les Marchands 4. à 4. avec les Gentilshommes de Son Exc. qui étoient ſuivis de plus de cinq cent domeſtiques, tant à l'Ambaſſadeur qu'aux particuliers, qui joüant de pluſieurs inſtrumens, formoient une harmonie ſi touchante qu'on ſe crut tranſplanté tout à coup ſur le Parnaſſe au milieu des Muſes ; le cortege étoit fermé par cent cinquante chariots de bagage. Toute cette Cavalcade occupoit preſque une lieuë & demie de terrain ; plus de cinquante mille Turcs ſpectateurs

de ce triomphe, faisoient retentir les airs de mille mugissemens extraordinaires; les échos sembloient vouloir partager ce plaisir en repetant les airs agréables & plaintifs que formoient les instrumens & mille cris confus que faisoit la Populace ; enchantés du spectacle, charmés de la musique, ébloüis de la magnificence & du bel ordre de cette marche, on oublia le chagrin de la separation sans penser que c'en étoit le jour. Cependant l'heure arrive où il faut se quitter pour toûjours : voici nos Dames environ au nombre de 40. qui se presentent pour donner le dernier adieu ; mais quelle scene ! les unes tombent en foiblesse, les autres perdent l'éclat de leur teint ; celles-ci ne peuvent proferer une seule parole ; enfin les dernieres comme les plus courageuses sont noyées par les larmes ; rien de plus touchant, ou plûtôt rien de plus risible que de les voir joüer cette

plaisante Comedie ; comment, disois-je, est-il possible qu'un séjour de huit mois ait pû captiver tant de cœurs? Sans doute que Messieurs les Allemands ont des charmes auxquels il est impossible de resister; en effet, la Cour de ce Seigneur étoit composée de gens d'un grand merite & parfaitement bienfaits.

Nous suivîmes l'Ambassadeur & son monde autant que la vûë put porter, ce ne fut pas long-tems ; un malheur ne vient jamais seul ; peste soit de l'accident ! sans cela je crois que nous serions encore à le contempler ; une grande & profonde vallée par où il fallut descendre les engloutit tout à coup & les fit disparoître à nos yeux ; ce fut alors que tout le monde parut inconsolable ; bien nous prit de ne pas nous amuser davantage, certes il étoit tems de nous retirer, car la nuit nous surprit à l'entrée du bois de Belgrade, les chemins sont scabreux de ce côté,

sur-tout pour des voitures, aussi deux prirent la peine de renverser, heureusement que celles qu'elles renfermoient eurent plus de peur que de mal, une en fut quitte pour un bras cassé, & les autres pour quelques meurtrissures, ce fut toute la recompense que nous eûmes de nos peines. Il faut de necessité absoluë que j'ensevelisse dans le silence un nombre d'avantures curieuses qui arriverent à plusieurs des Gentilshommes de ce Comte, afin de ne point égratigner les oreilles scrupuleuses, je les raye donc toutes de ces memoires, excepté celle-ci, qui ne fera aucune impression, parce que j'ai eu soin de colorer les endroits trop grossiers.

Un Gentilhomme bienfait, riche, rempli de politesse & de merite n'est pas long-tems à faire des conquêtes, sur-tout dans un Païs comme Constantinople; on ne doit donc pas être surpris si le Cheva-

lier N... fut recherché & aimé de pluſieurs de nos Demoiſelles : entre huit qui ſe diſputoient ſon cœur, deux ſe ſignalerent par des actions d'éclat ; la qualité dans cette Contrée n'eſt point capable de faire plier la roture, toutes les filles & les femmes ſe perſuadent d'être égales. Deux beautés Franques, une Genevoiſe d'origine & l'autre du ſang Hollandois eurent le malheur d'être éperduëment épriſes des charmes du Chevalier ; l'une outre beaucoup d'attraits étoit diſtinguée par ſa naiſſance, & l'autre par une beauté extraordinaire ; la qualifiée crut que ſon merite & ſa diſtinction la mettoient au-deſſus de l'autre ; elle ſe trompa cependant très-lourdement, car elle en fut la duppe. Le jeune Gentilhomme auſſi volage qu'il étoit engageant, n'eût pas plûtôt vû la Genevoiſe qu'il ſe dégoûta de la Hollandoiſe, mais comme il s'étoit engagé avec elle par une promeſſe

signée de sa main, & qu'elle appartenoit à des gens trop distingués pour ne pas le faire repentir de son inconstance, il fallut s'observer & garder bien des mesures; l'autre pareillement munie d'une promesse n'étoit point d'un rang à pouvoir le forcer à effectuer ses engagemens, c'est pourquoi elle mit en usage la ruse & l'adresse pour parvenir à ses fins: comme il est difficile qu'une intrigue puisse être cachée dans ce Païs, on fut bientôt informé des démarches du Cavalier & des deux filles, ces belles se moquoient l'une de l'autre dans le particulier; l'une croioit être la seule dans la faveur, & que l'autre se laissoit tromper grossierement: remplies de cette idée, elles s'accabloient mutuellement de caresses pour mieux se surprendre. La Genevoise plus fine & plus rusée, arracha insensiblement le secret de la Hollandoise, qui fut assez simple de lui montrer sa promesse;

meſſe ; alors ſurpriſe d'une telle fourberie, elle ne balance point à prendre une reſolution digne d'une heroïne ; elle aſſigne un rendez-vous à ſon amant qui ne ſe défioit de rien : munie d'un piſtolet & d'un poignard, elle vole au lieu aſſigné, accompagnée de deux Eſclaves qui lui étoient entierement dévoüées à qui elle avoit fait confidence de ſa reſolution ; à peine eſt-elle entrée dans la chambre qu'elle évacuë ſa bile d'une maniere à faire trembler notre homme, les deux eſclaves le ſaiſiſſent auſſitôt ; alors armée de ces deux inſtrumens meurtriers, elle lui preſente l'alternative, il faut perfide, lui dit-elle, avec une fermeté mêlée de rage m'épouſer dans ce moment, ou vous reſoudre d'aller dans le paradis de Mahomet, notre Allemand étonné & plus tremblant qu'un Moſcovite enſevéli dans les neiges de Siberie, cherche à s'excuſer, & lui fait les of-

fres les plus avantageuses, mais rien n'est capable de l'attendrir, il faut subir la sentence portée par cette Belle ; voilà une cruelle destinée, quoi aller dans l'autre monde à 20. ans, c'est ma foi, dit-il, en lui-même un morceau bien dur à digerer, mais aussi me marier, c'est-à-dire, être toute ma vie sous la domination d'une femme imperieuse capable d'une telle entreprise, c'est une chose effraïante, cependant il vaut mieux que je l'épouse, j'aurai du moins quelque esperance dans mon malheur, je pourrai faire rompre un Himen auquel je n'ai aquiescé que par la force, au lieu qu'après la mort il n'y a plus de remede ; enfin un Prêtre Grec qui n'attendoit que le resultat de la Comédie entre au premier ordre & bénit le mariage, néanmoins le Chevalier ne consent à l'épouser qu'à condition qu'elle tiendra l'affaire secrette jusqu'à son départ, elle lui promit volon-

tiers, mais elle n'en fit rien, car à peine le jour fut-il écoulé que tout le monde fut inſtruit de l'avanture. La Hollandoiſe ne l'ignora pas long-tems: au deſeſpoir d'avoir été trompée, elle declare à ſes parens ſes engagemens avec le Chevalier, la prudence les auroit ſans doute engagés à garder le ſilence, ſi la maligne Genevoiſe ne l'eût divulgué pour braver ſa rivale; on veut faire arrêter mon homme, ſon Ambaſſadeur s'y oppoſe: voici un vacarme enragé; enfin concluſion l'Allemand diſparoît ſans dire adieu à perſonne, & laiſſa les deux Demoiſelles ſans qu'elles aient pû apprendre ce qu'il étoit devenu.

Cette avanture aiant couvert de confuſion les deux actrices, les autres profiterent de leur infortune pour conſerver leur reputation, elles n'ont point éclaté, mais le départ de cet Ambaſſadeur & de ſon monde fit une ſi cruelle revolution dans le cœur de pluſieurs, que la

Cronique scandaleuse n'eut garde de les épargner.

Ce fut peu de tems après le départ du Comte de Virmond que Celeby Mehemet Effendi, second Plenipotentiaire au Congrès de Passarowitz, & Grand Tréforier de l'Empire Ottoman fut nommé Ambassadeur Extraordinaire à la Cour de France pour aller feliciter Louïs XV. sur son avenement au Trône: son Fils quoique jeûne déja second Secretaire du Grand Visir l'accompagna en qualité de Secretaire d'Ambassade : voilà une espece de merveille, car jamais cette superbe Porte ne fait de telles démarches : ce qui prouve qu'elle a beaucoup d'estime pour la France, il partit par mer le 7. Octobre, & aborda à Cette, petit port dans le Languedoc à la fin de cette année, il y fit sa quarantaine avec sa suite qui consistoit en 70. personnes ; je me reserve à parler de cet Ambassadeur & de son Fils à leur retour à Constantinople.

CHAPITRE. V.

Fameux Scelerats empalés vifs. Arrivée de l'Ambaſſadeur de Veniſe, ſa premiere Audience, ſon cortege, ſa reception du Sultan. Avanture du Reverend Pere Cachot Jeſuite.

LE mois de Septembre nous fournit la ſcéne tragique dont j'ai parlé plus haut, qui mit la conſternation chez tous les Ambaſſadeurs & les Francs; elle fut joüée par un domeſtique de l'Ambaſſadeur d'Hollande. Cette Excellence peu favoriſée de la fortune, prennoit à ſon ſervice tous ceux qui ſe preſentoient ſans nul examen, parce que ne payant preſque jamais de gages, peu de gens deſiroient ſon ſervice: depuis trois ou quatre ans il tenoit un Grec qui faiſoit la fonction de chaſſeur, très-

expert à la verité dans cette profession ; mais le plus grand scelerat qui fût sous la calote des Cieux, le malheureux ne se bornoit pas à tuer du gibier, il en vouloit encore aux hommes ; ce monstre associé de cinquante coquins de sa trempe nous auroit immanquablement tous égorgés, s'il n'eût été découvert de cette maniere ; un Marchand Anglois en fut malheureusement la victime, la perte de sa vie fut le salut de la nôtre.

Un jour allant de Constantinople au petit Belgrade, où il avoit fait bâtir une très-belle maison: monté sur un beau cheval Arabe il voulut faire diligence, parce qu'il devoit donner le bal le soir ; son cheval meilleur courtier que ceux de ses gens les dévança d'un bon quart d'heure. Arrivé à la tête du bois, on lui décharge deux coups de fusil, dont l'un tua l'homme, & l'autre le cheval ; ses domestiques aiant entendu les coups fi-

rent diligence, & apperçûrent de loin qu'on dépoüilloit leur Maître, ils crient, les voleurs s'évadent ſans pouvoir profiter des dépoüilles du Marchand, quel deſeſpoir pour ces coquins, ils en étoient tellement inconſolables, qu'ils reſolurent d'attaquer & de tuer le Janiſſaire & le Valet, mais leur reſultat tarda trop, parce qu'ayant chargé le mort ſur un des chevaux, ils firent une telle diligence qu'ils ne purent les atteindre, on trouva ſur lui ſa bague qui valoit plus de mille piâtre, une montre d'or & cinquante guinées, quelle captûre manquée par cette canaille: arrivés à Belgrade tout le monde fut dans une extrême conſternation; car c'étoit un homme très-bien-fait & d'une grande probité: ces gens ayant été interrogés, ils avoüerent ingenuemcnt qu'ils croioient avoir vû le chaſſeur du Palais d'Hollande parmi les aſſaſins; comme on avoit déja quel-

que soupçon sur lui pour certains vols qui s'étoient commis, on résolut d'approfondir cette affaire, c'est pourquoi il fut ordonné un grand secret ; mon scelerat revient le soir chargé de gibier, toute la maison le felicite sur sa grande proye, on dissimule avec tant d'adresse qu'il crut son crime très-caché ; le lendemain il se prépare à partir pour la chasse selon sa coûtume ; déja il s'étoit farci la pance d'un bon déjeûné lorsque quatre Janissaires le saisirent : alors mon coquin perd tout à coup la tramontane, les remords de sa conscience parurent avec tant de force qu'on ne douta pas un moment qu'il ne fut criminel, surtout de ce dernier crime, l'on visite sa chambre, ses coffres sont ouverts, quelle fut alors notre surprise d'y trouver la valeur d'environ mille pistoles tant en or & argent qu'en vaisselle & bijoux volés depuis peu, qu'il n'avoit pû faire

évader, & qui trouverent presqu'aussi-tôt leurs maîtres : voilà des preuves assez convaincantes pour appliquer mon homme à la question : condamné à cent coups de bâton ; à peine en eût-il reçû trente bien appliqués, qu'il avoüe non seulement le meurtre, ses complices, mais encore des actions horribles ; on arrête dans l'instant vingt-neuf de ses associés tous au service des Francs, on les livre tous ensemble entre les mains des Turcs qui les firent empaler trois jours après. Il n'y eût que le scelerat de chasseur comme capitaine de la bande, & sans doute comme le plus criminel qui vecut près de quatre jours sur le pal, vomissant des blasphêmes affreux. Nous évitâmes par la mort de ces 30. miserables, & par la fuite des autres d'être tous égorgés ; car ils avoüerent au suplice que leur dessein étoit de tuer les trois Ambassadeurs, leurs suites, les plus riches

d'entre les Francs & de s'en aller avec leurs dépoüilles, mais le Ciel ne permit pas qu'ils executaſſent une telle ſcelerateſſe ; ils trouverent leur recompenſe dans les plus affreux ſupplices ; heureux encore ſi les maux que le chaſſeur enfura euſſent pû le faire repentir de ſes crimes ; car de ſon propre aveu il avoit tué 25. Turcs & 5. Francs, mais le malheureux mourut comme un enragé.

Depuis cette fâtale execution, nous prîmes à la verité de grandes précautions, par rapport aux domeſtiques de cette race, ce qui n'a pas empêché que nous n'ayons été ſouvent volés par ces ſortes de gens, qui ne ſe font aucun ſcrupule de s'enrichir du bien d'autrui. Parlons d'un autre évenement moins tragique & beaucoup plus agréable : c'eſt l'Audience de Mr. Emo Baîle de Veniſe qui arriva à Conſtantinople le 24. d'Octobre, pour relever le Chevalier Rufini

Plenipotentiaire au Congrès de Paſſarowitz, Ambaſſadeur extraordinaire de la Republique, qui avoit heureuſement terminé toutes ſes negociations.

Le 26. Novembre, ce nouveau Baîle eût ſa premiere Audience du Grand Viſir, & le 29. du Sultan, où il ſe rendit avec un magnifique cortege : en voici une courte Deſcription. Cette Excellence partit de ſon hôtel ſur les huit heures du matin avec une ſuite de trente Gentilshommes (non pas tous nobles, à moins que les horlogers n'ayent ce privilege) mais qui l'accompagnerent en cette qualité : ces eſpeces de Gentilshommes étoient ſuivis de quarante domeſtiques ſuperbement habillés & montés ſur de beaux chevaux richement caparaſſonnés : cette cavalcade étoit ſuivie de vingt-quatre bardes très-fines qui ſervoient de chevaux de main. Ce cortege ayant paſſé la Mer à Ga-

lata, fut reçû par huit Capigis à la tête de 200. Spahis, & huit cent Janissairesqui formerent deux haïes depuis le Port jusqu'à la premiere Porte du Serail ; Son Excellence étant arrivée dans la Sale du Divan dîna avec le Grand Visir selon sa coûtume, & ses gens sous les Galeries ; après le dîné onze personnes des plus distinguées de sa suite revêtuës de vestes, ou Caftetans furent introduites à l'audience de la maniere que j'ai décrite dans mon 2. Tome. Lorsque cet Ambassadeur entra, Sa Hautesse qui avoit les mains sur ses genoux les leva & le regarda fixement : voilà une manie dont on n'avoit point vû d'exemple du moins depuis long-tems ; peut-être que le dessein du Grand Seigneur étoit de lui inspirer de la crainte afin d'intimider la Republique ; car on craignoit une rupture depuis le départ du Chevalier Rufini : les Venitiens ayant brûlé un Vaisseau

avec son équipage appartenant aux Dulcignotes sujets du Sultan, dont la Porte fut extremement irritée; déja elle formoit de vastes projets contre les Venitiens; mais Monsieur Emo n'étoit pas un homme à faire trembler, cette manie lui parut plus risible qu'effraïante; d'ailleurs le Sultan avoit la mine si basse & si peu respectable qu'on l'auroit confondu sans peine avec le dernier de ses Eunuques; en effet, il étoit plus semblable dans sa pompe à un Scaramouche qu'au Chef d'un si vaste Empire, cependant cette conduite hors de saison ne laissa pas de donner à penser à Monsieur Emo, car on ne fait rien à cette Porte sans sujet. L'année suivante nous instruira de la situation de la Porte à l'égard des Venitiens. Après l'audience, Son Excellence s'en retourna dans son Palais de la même maniere qu'elle en étoit partie.

Je puis dire ici sans flatterie que

ce Seigneur étoit une personne très-distinguée par son merite & ses belles connoissances, & encore plus remarquable par sa fine politique ; il conversoit rarement avec les autres Ambassadeurs, excepté avec le Resident de l'Empereur qui étoit comme lui un homme impenetrable ; il a menagé avec tant d'adresse les interets de sa Republique, qu'il étoit difficile de penetrer ses démarches, & de connoître ses intrigues ; il avoit à sa suite un Noble Venitien, nommé Cornaro, à la verité pauvre comme Job, mais un des plus sçavans de son siecle ; pour de la Religion, la Riverisco, je veux dire qu'il en étoit fourni à peu près comme un crapaud de plume. Je donnerai plus bas le caractere singulier de ce Gentilhomme, qui étoit un de mes amis particuliers. Le reste de cette année ne nous fournit plus aucune avanture interessante, sinon celle du Reverend Pere Cachot

Jesuite. La voici au naturel.

Cet homme habitué depuis vingt ans à Constantinople, étoit aussi venerable par son âge que par les conversions journalieres qu'il faisoit ; on assuroit (non pas par serment) qu'il avoit ramené dans le sein de l'Eglise Romaine plus de vingt mille Grecs Schismatiques ; son emploi le plus ordinaire étoit d'avoir soin des Esclaves Chrétiens qui sont renfermés dans le Grand Bain, il leur disoit la Messe, avoit soin de les diriger & de les consoler ; c'étoit, ce me semble bien assez sans se mêler d'autres choses ; aussi son zele me paroissoit un peu outré ; je le taxe peut-être mal-à-propos : du moins, m'a-t'il souvent dit, que mes idées sur cet article étoient tant soit peu cornuës ; mais, disois-je, charité bien ordonnée commence par soi-même : s'exposer à la mort à chaque instant pour les autres, c'est un paradoxe pour moi. Malgré de

si beaux sentimens je n'ai jamais pû le resoudre à suivre mes maximes; je supposois donc que son zele devoit être pleinement satisfait de soulager ces malheureux, sur-tout de les fortifier contre les persecutions & contre les attaques qu'ils avoient à soûtenir pour conserver leur Religion, & non pas de les faire évader par mille stratagemes, dont nul autre que lui n'auroit pû être capable; enfin, quoiqu'il en soit, je veux bien passer condamnation, & me croire un peu trop amoureux de ma peau en ne voulant point m'exposer au même peril; cependant il m'a semblé qu'il n'aimoit gueres mieux que moi à se faire brûler vif; peut-être ce supplice lui paroissoit-il un peu rude, car il fit ses efforts pour l'éviter; ce n'étoit cependant pas, disoit-il, la crainte de la mort, il étoit prêt à souffrir pour Jesus-Christ, neanmoins il craignoit le fagot ardent d'une maniere terrible, même plus

qu'un

qu'un chat échaudé ne craint l'eau froide. Trois fois notre bon Pere fut pardonné dans ce petit larcin par la mediation des Ambaſſadeurs Catholiques qui furent obligés de payer les eſclaves qu'il avoit fait évader. Enfin, un beau Dimanche notre homme en fit diſparoître vingt-deux qui prirent l'eſſor tout d'une volée ; ma foi Meſſieurs les Turcs pour le coup ne voulurent point compoſer, rien ne peut les calmer, ils hurlent comme des loups affamés après la proye, ils veulent la vieille carcaſſe du Pere Cachot morte ou vive : il faut ſe cacher, & bien cacher ; mais où ? Car ils avoient reſolu dans le Divan de faire deſcente chez tous les Catholiques ſans exception des Ambaſſadeurs & Reſidens ; on infligea même une punition corporelle pour ceux qui favoriſeroient ſa retraite, ou qui lui donneroient quelque aſſiſtance. Qui fut bien en peine, ce fut ſans doute notre

Missionnaire, l'amour de la vie lui tenoit encore un peu au cœur, voiant donc qu'il ne vouloit pas encore mourir, on le descendit dans une vieille citerne sans eau, située hors de Pera dans un lieu abandonné. Voici notre nouveau Joseph Logé : mais comment le nourrir ? Personne n'ose lui porter des vivres ; la crainte d'être surpris l'emporte sur la charité. Ayant appris son malheur & sa retraite ; je formai la resolution de le secourir, ce que j'executai la nuit suivante ; heureusement c'étoit jour de Bal chez l'Ambassadeur d'Angleterre, toute notre maison dévoit s'y trouver. Vers les dix heures du soir je pars accompagné de deux hommes de confiance & de resolution; tous trois bien déterminés à nous battre, parce que nous étions presque sûrs de ne rencontrer personne ; cependant nous étions armés comme des Dom-Quichotes, il est vrai qu'é-

tant obligés de traverſer les cimetieres, nous devions nous précautionner contre les Revenans, neanmoins il n'en parut pas, ſans doute, parce qu'ils nous apperçûrent préparés à ne leur faire aucun quartier : arrivés dans l'endroit, je crie, Pere Cachot ! êtes vous mort ? Point de réponſes ; enfin, à force de repeter aſſez bas qu'il n'avoit rien à craindre, il répond me voici ! mais d'une voix qui me fit comprendre qu'il n'avoit pas le ventre plein : en effet, nous le tirâmes plus mort que vif, & auſſi plat qu'un ſtockfiche de dix ans. Fuyons ! fuyons ! lui dis-je, ce malheureux ſéjour. Je le mene dans ma chambre à l'inſçû de tout le monde, bien perſuadé que l'on ne feroit pas la viſite chez les Ambaſſadeurs Proteſtans, & encore moins chez moi, parce que les Turcs, comme les autres Nations ſont informés que nous avons une cruelle antipatie pour ces Meſ-

sieurs. Voilà donc mon homme parvenu jusques chez moi, mais aussi vermeil qu'une personne qui a la jauniſſe depuis 20. ans, & aussi tranquile qu'une anguille que l'on écorche; il se rassura cependant peu à peu. Comme il étoit presqu'impossible qu'il fut long-tems dans ma chambre sans être découvert, il fallut informer l'Ambassadeur de mon action, de qui j'essuïai une severe mercuriale qui me paya avec interêt de toutes celles que je lui avois faites dans mes sermons; j'avouë que je la meritois, car c'étoit l'exposer & toute sa maison à une terrible avanie, & même à quelque affaire de bien pire, cependant la chose étant faite, il fallut trouver un moïen de la tenir secrette; d'abord je feignis une maladie afin de garder la chambre deux ou trois jours; ordre à mon valet de n'accorder l'entrée à personne, pas même à nos chats, parce que peu accoûtumés à voir de

tels habits ils auroient crié comme des démons, & le miſtere auroit été divulgué : par ſurcroît de fortune mon valet étoit un Grec qui avoit été changé en Romain par ſon miniſtere ; ainſi il n'y avoit rien à craindre de ce côté. Dans l'intervalle de cinq ou ſix ſemaines, un jour j'avois une migraine de commande, & l'autre je ſortois afin de mieux joüer la Comédie ; pendant ce tems tous les Ambaſſadeurs emploïerent leur credit pour obtenir ſa grace qui lui fut enfin accordée moyennant mille ducats d'or, à condition qu'il feroit ſerment de ne plus entrer dans le bain pendant ſa vie, ni d'aller dans les ruës de Conſtantinople, & que s'il y étoit trouvé, on ſe ſaiſiroit de lui pour en faire juſtice à l'heure même ; auſſi a-t'il tenu parole, quoiqu'à regret. Sa Miſſion s'eſt bornée à convertir les Grecs ſeparés de Rome.

Qui eût cru, Meſſieurs, que

deux perſonnes, comme nous, euſſions pû compoſer une ſocieté ſi docile ? N'eſt-ce pas là un de ces phenomenes qui n'arrive pas dans tous les ſiecles, le Renard & la Poule loger dans une même taniere, coucher dans un même lit ; c'eſt certainement un prodige ſans beaucoup d'exemple ; cependant il faut avoüer, Meſſieurs, que le Pere Cachot étoit un vrai homme de compagnie, doüé de beaucoup d'eſprit & de merite, pour de la vertu & du zele, c'eſt aſſez dire, il étoit Jeſuite : après que ſes premieres vapeurs de crainte furent paſſées, je goutai mille plaiſirs avec lui, il étoit à la verité un peu incommode la nuit à cauſe de ſes inſomnies continuelles cauſées ſans doute par ſes inquietudes & ſes chagrins, mais il faut ſouffrir quelque choſe dans la vie, ſur-tout quand on eſt dédommagé par une converſation agreable & divertiſſante. Depuis ce tems nous avons

toûjours été intimes amis, & je me suis trouvé si bien de ses sages conseils, que je m'en souviendrai tout le reste de mes jours.

Ici finit l'année 1720.

Avantures & Evenemens de l'année 1721.

CHAPITRE VI.

Portrait & Caractere du Signore Cornaro, Noble Venitien, ses avantures, celles du Paladin Caldéen, & du Renegat Galliot.

LE grand armement que les Turcs firent à la fin de l'année derniere & au commencement de celle-ci avoit mit la consternation & l'allarme chez beaucoup de Puissances Chrétiennes ; mais n'ayant fait aucune expedition, nous n'en parlerons point. Le commencement de cette année seroit donc très-sterile en nouvelles, si le Sigore Cornaro, le Paladin Caldéen, & le Renegat Galliot ne nous en fournissoient d'assés curieuses pour

nous divertir. Ces trois hommes sont si singuliers que je me persuade que le Lecteur ne sera pas fâché de les connoître.

La famille du premier est trop connuë à Venise pour douter de sa noblesse ; les charges & les emplois honorables où les Cornaros ont été élevés, sont des preuves assez fortes pour persuader qu'outre leur qualité ils possedoient encore un grand merite & beaucoup d'esprit. Celui-ci d'une branche collaterale n'avoit herité de ses Ancêtres que le genie ; la fortune l'avoit toûjours tirannisé depuis plus de 40. ans. Ce Gentilhomme quoiqu'âgé alors d'environ 50 ans, étoit parfaitement bien fait ; sa vaste érudition lui avoit attiré des envieux ; jamais il n'avoit pû parvenir au moindre emploi de la Republique ; ce n'est pas qu'il ne fut honnête homme, mais il sçavoit si peu dissimuler qu'il appelloit sans cesse un chat un chat & rolet un

fripon ſans même reſpecter les membres les plus diſtingués du Gouvernement. On ne doit donc pas être ſurpris ſi ſa ſincerité lui coûta cher, & s'il n'a pû avancer ſa fortune ; car perſonne n'ignore que cette Republique eſt une des plus politiques de l'Univers, & que celui qui ne ſçait point diſſimuler chez elle paſſe pour inepte à toute charge, & même ſe rend quelquefois coupable de haute trahiſon : Monſieur Emo, Ambaſſadeur à la Porte, connoiſſant ſon rare merite & étant allié à ſa famille, le choiſit pour ſon premier Gentilhomme, afin de l'arracher de la miſere & des griſes de ſes ennemis.

Cet homme ſçavant en toutes ſortes de ſciences doutoit auſſi de tout ; jamais Pirrhonien ne pouſſa plus loin l'incertitude, excepté qu'il admettoit une Divinité : lui parlez-vous de Religion ? Toutes étoient, ſelon lui, un frein politiquement

inventé pour captiver les hommes, l'honneur, la probité : ou pour abreger ; la ſeule Loi naturelle étoit l'unique & vrai ſiſtéme de ſon goût ; ainſi tous ceux qui admettoient un Dieu étoient du ſentiment de cet homme, mais *non plus ultra*, il ne falloit pas pouſſer ſa foi plus loin, car elle faiſoit auſſi-tôt naufrage.

Une perſonne de ce caractere & imbuë de tels principes ne ſe faiſoit aucun ſcrupule, comme on le doit croire, de vivre parmi les Sectateurs de Mahomet, & d'adopter leurs ſentimens : le ſeul honneur l'empêchoit d'orner ſa tête d'un Turban : voilà certainement un mords bien fragile & très-expoſé à ſe rompre. En effet, honneur, probité, que vous êtes ſujets à de fâtales revolutions ! quand la vraye Religion ne vous conſerve pas ; une foi ferme vous fortifie, mais ſans elle vous êtes ſans ceſſe en proye, à l'inconſtan-

ce, & au caprice : triſte ſituation ! malheureux état ! tel eſt à peu près un rocher continuellement battu par les ondes enflées & impetueuſes du vaſte Ocean ; tel eſt un voyageur marchant dans une ſombre nuit qui s'égare ſouvent s'il ne ſe perd pas ; mais je moraliſe ſans y penſer, mes Lecteurs font la mine, il faut donc ceſſer pour venir au fait.

Ce Gentilhomme que je peins ici au naturel, n'avoit pour premier point de vûë que la fortune ; ſa Patrie lui paru trop ingrate pour eſperer de remplir ſes vaſtes deſirs : que faire ? Il faut, dit-il en lui même, que j'affronte les perils ; juſques ici j'ai flâté la fortune pour tâcher de l'aprivoiſer, cependant l'ingrate me rit au nez & me tourne en même tems le dos, brûtaliſons-la un peu ? Peut-être que piquée de mes manieres impolies elle ne ſera pas ſi cruelle à mon égard : en effet, Gianum Cho-

gia, ce fameux Capitaine dont j'ai parlé qui commandoit la flote Ottomane au Siege de la Morée ; fut diſgracié de la Porte : cet Amiral irrité contre le Sultan, forma de vaſtes projets & ne ſe promettoit pas moins que la conquête du Royaume de Tripoli pour ſe dédommager de ſa diſgrace : aimé à Conſtantinople de beaucoup de perſonnes même des plus conſiderables de l'Empire ; il avoit dans cette Ville & juſques dans le Serail quantité de gens affidés qui l'avertiſſoient ponctuellement des démarches & de la ſituation de la Porte. Que fait notre Gentilhomme, il entre ſans ſcrupule dans la confidence & dans les trâmes de ces eſpeces d'eſpions, il fomente avec eux quelque trahiſon, pluſieurs ſont arrêtés, il eſt ſoupçonné avec juſtice, plus de ſûreté pour lui à Conſtantinople, il faut décamper ſans tambour ni trompette : voici donc mon

homme diſparu tout à coup, ſans que perſonne en ſçache la raiſon. Six mois après nous apprennons avec ſurpriſe qu'il eſt dans la flotte de Gianum Chogia qui avoit déja preſque conquis le Royaume de Tripoli; en peu de jours il gagna tellement l'amitié de ce General qu'il le fit ſon unique confident; obligé d'aller à une expedition importante, ſe confiant entierement à Cornaro, il lui laiſſe en garde ſon tréſor & ſes femmes, entre leſquelles il y avoit une eſclave Grecque d'une grande beauté, priſe dans la derniere guerre de la Morée, que Gianum Chogia aimoit plus que ſa vie. Ce Gentilhomme aiant très-facilement captivé le cœur de cette Grecque, parce qu'elle n'aimoit pas ſon mari, & qu'elle étoit Catholique Romaine, forme avec elle la reſolution de s'évader avec les tréſors du General. Des eſclaves Chrétiens, François & Italiens les aident

dans leur projet, à condition d'avoir la liberté & une bonne recompenſe. Vingt des plus reſolus ſaiſiſſent une Tartane dans laquelle ils embarquent les richeſſes & la Grecque, ils mettent auſſi-tôt à la voile pour l'Italie, leur navigation eſt heureuſe, les vents ſemblant approuver leur larcin les tranſportent à Livourne dans cinq jours. C'eſt dans cette Ville où je le trouvai à mon retour de Turquie vivant ſans inquiétude du revenu de plus de cent mille ducats qui ne lui appartenoient point. Voilà ce qui s'appelle s'enrichir bien ſubitement, madame la fortune voulut être maltraitée pour ſe familiariſer avec lui.

Gianum Chogia moins chagrin de la perte de ſon bien que de ſa femme fit des efforts incroïables pour la recouvrer, il envoie une perſonne de confiance à Livourne pour lui propoſer de la lui rendre, conſentant de lui abandonner non

seulement ce qu'il avoit emporté, mais encore de lui donner une somme assés considerable ; mais rien ne pût engager Cornaro à lui renvoier la Grecque, il se trouvoit si heureux avec elle, à ce qu'il m'a dit plusieurs fois, qu'il ne l'abandonneroit pas pour le monde entier, je ne sçai si Gianum Chogia sensible à cet affront ne fera point payer aux Venitiens le larcin de Cornaro dans la premiere guerre ; car en 1722. il rentra en grace & fut plus favorisé que jamais du Sultan, qui a même fait demander justice aux Ambassadeurs Chrétiens du vol de Cornaro & des Esclaves qui l'avoient aidé à se sauver.

Du Paladin Caldéen.

Si le Signore Cornaro étoit un homme extraordinaire, en voici un autre qui ne l'est gueres moins ; dès le mois de Novembre de l'année

née précedente, on écrivoit de Vienne que le Paladin Caldéen en étoit parti pour Constantinople : outre que plusieurs personnes le connoissoient, on mandoit des choses si surprenantes de cet homme que ma curiosité si naturelle à la créature fut extrêmement chatoüillée ; aussi à son arrivée dans cette Ville tout le monde couroit à l'envi pour le voir & pour lier commerce avec lui ; il se qualifioit, comme son nom le porte, de Prince de Caldée ; c'étoit un homme parfaitement bienfait, de belle taille, gros à proportion, fort robuste, avec un visage très-agreable, il paroissoit âgé d'environ cinquante ans, habillé à la Francque, excepté un bonnet à la Moscovite qu'il portoit sur sa perruque, il parloit, à ce que l'on assûre, dix-sept sortes de langues, mais très-imparfaitement, excepté l'Arabe, la Turque, la Grecque, & la Latine qu'il possedoit dans la perfection selon

le jugement des connoiſſeurs, il n'en écrivoit aucune, étant même obligé pour ſigner de ſe ſervir d'un cachet où ſon nom étoit gravé. Comme je m'étois aquis quelque reputation dans ce Païs, à la premiere viſite qu'il fit à l'Ambaſſadeur d'Hollande, il voulut me voir, je ne ſçai ſi la ſimpatie opera chez nous, mais nous avons été très-grands amis, il avança même ſon voyage pour m'accompagner juſqu'à Smirne. Cet homme étoit admirable par de merveilleux ſecrets, non ſeulement très-expert dans la Medecine, mais encore très-ſçavant dans l'Hiſtoire de toutes les Nations, il connoiſſoit ſi parfaitement toutes les familles conſiderables de la Terre, qu'il vous auroit déterré votre origine, pourvû qu'elle fut d'ancienne Nobleſſe, mieux que le plus habile Chronologiſte; il poſſedoit encore, diſoit-on, le ſecret de la Pierre philoſophale & la ſcience de faire rajeu-

nir, mais il ne s'en eſt jamais vanté. Un jour une vieille Dame voulut éprouver ce ſecret, lui aiant dit qu'il ne répondoit pas de ſa vie, & s'opiniâtrant à le vouloir apprendre, il lui donna d'une certaine poudre qui fit ſortir de ſon corps plus de vingt gros bubons enflammés ; ce qui lui cauſa une fievre ſi ardente qu'elle fut emportée dans l'autre monde en peu de jours : ſans doute que ſes forces n'étoient pas aſſez grandes pour ſoûtenir l'effet du remede comme il lui avoit prédit ; après cet exemple, perſonne n'oſa experimenter la verité de cette ſçience. Les uns donnoient à cet homme environ cent quarante ans, les autres cinq cent, mais jamais perſonne n'a pû découvrir ce qui en étoit : ce qu'il y a de très-certain, c'eſt que ſelon l'aveu de beaucoup de gens dignes de foi, tant en Hollande qu'à Conſtantinople, il y avoit 70. ans qu'il revint pour la ſeconde fois de

Batavia, & qu'il paroiſſoit alors à peu près du même âge qu'il étoit encore en 1721., auſſi fort & auſſi vigoureux qu'une perſonne de 30. ans la plus robuſte; quand on l'interrogeoit ſur ſon âge, ſa naiſſance & ſon Païs, il étoit impoſſible de tirer autre choſe de lui que cette réponſe, *moi*, diſoit-il, *être un pouvret Pilegrin ne demander rien à perſonne*, c'eſt ainſi qu'il s'énonçoit en François. Il y a beaucoup d'apparence que ce Paladin poſſedoit de grandes richeſſes, puiſque dans toutes les Villes par où il paſſoit il touchoit des remiſes fort conſiderables; j'ai été témoin qu'on lui compta à Conſtantinople quatre mille ducats d'or, & à Smirne une ſomme encore plus grande, outre plus de cinquante mille écus qu'il avoit ſur lui & un nombre de joyaux très-eſtimés. Ses manieres étoient tout-à-fait conformes à celles de ceux qu'il frequentoit, étoit-il

chez un Ambaſſadeur, ou chez quelqu'autres perſonnes, où il faut obſerver beaucoup de politeſſe & de bienſeance ; c'étoit l'homme du monde le plus aiſé & qui mettoit en uſage les plus belles manieres ſans aucune affectation; ſe trouvoit-il parmi l'Artiſan, vous auriez juré qu'il avoit vecu dans cette baſſe extraction toute ſa vie : parmi les Turcs, il pouvoit paſſer pour un Muſulman le moins empeſé : il profeſſoit le Catholiciſme, mais ſans en faire nulle fonction, & même pendant notre voyage, qui fut de trois ſemaines, je ne me ſuis point apperçû qu'il invoquât la Divinité ; c'étoit cependant un homme d'honneur, doux, affable, honnête, & capable d'amuſer une compagnie très-agréablement ; ayant parcouru preſque toute la terre, l'idée qu'il donnoit des Nations & des Païs, étoit ſi amuſante qu'il étoit difficile de bailler avec lui tant l'eſprit ſe trou-

voit captivé & satisfait. Tel étoit à peu près le caractere & la personne du Paladin Caldéen. L'avanture que son grand merite lui attira à Constantinople ; est digne à ce que je pense d'avoir une petite place dans ces memoires : la voici.

Pour peu que l'on connoisse les Medecins, on jugera facilement que les cures considerables qu'il faisoit journellement à Galata & à Pera parmi les Francs, firent bientôt murmurer ces Disciples d'Esculape. Ces Messieurs outre les appointemens considerables que les Ambassadeurs leurs donnoient, faisoient encore payer très-cherement leurs conseils & leur assistance à ceux qui n'étoient point de la suite de ces Excellences ; le Paladin Caldéen exerçoit la medecine *gratis*, vous jugez bien qu'il leur ôta en peu de tems toutes leurs pratiques : au desespoir de ce contre-tems qui alteroit leur bourse, ils résolurent de ternir sa

reputation par les libelles diffamatoires, mais qui ne furent point capables de lui nuire, & encore moins d'émouvoir la bile du Caldéen qui leur rioit au nez; voyant leur projet échoüé de ce côté, ils formerent le deſſein de le maltraiter; après avoir bien épié ſes démarches, ils l'attendent à trois bien armés, & l'attaquent un ſoir ſur la brune : le Paladin accompagné d'un valet Grec qu'ils avoient ſuborné, ſe défend avec vigueur, les terraſſe & les déſarme tous trois comme des enfans, deux s'enfuyent comme des lâches, le troiſiéme plus courageux aidé du valet qui s'étoit rangé du côté des Medecins tient ferme, mais le pauvre Eſculape ne put réſiſter, il tombe dans le ruiſſeau & demande grace : ce qui lui fut facilement accordé, il en fut ſeulement quitte pour une cinquantaine de claques ſur les feſſes que le Paladin lui donna après avoir défait

ses culottes, & comme son bras étoit robuste, il y a beaucoup d'apparence que ses doigts s'imprimerent avec force sur le cul du Medecin. On doit croire que cette scene fit rire bien du monde aux dépens du pauvre patient : les Medecins au desespoir d'avoir été si maltraités, resolurent de lui tendre un piege ; pour cet effet, ils subornent une femme Turque, une Grecque, & une Armenienne qui déposerent contre lui, que sous pretexte de secrets pour les guerir il leur avoit donné des philtres : cette affaire étant portée au Divan les Turcs superstitieux crurent bonnement que c'étoit un magicien, d'abord il fut renfermé dans une étroite prison, où après avoir subi un interrogatoire rigoureux pendant cinq ou six jours, il fut condamné à recevoir cent coups de bâton, à ne plus exercer sa profession, & à sortir de Constantinople dans 24. heures, mais il

en fut quitte pour cent ducats d'or, cinquante pour se sauver de la bastonnade, & cinquante pour avoir la permission de rester encore à Galata avec promesse de ne plus exercer la Medecine.

Notre Caldéen, résolu d'avoir son tour & de les punir de leur calomnie, dissimula cet affront avec tant d'adresse qu'il les fit enfin tomber dans le même piége : ce qu'il medita pendant plus d'un an & demi. Tranquile & toûjours badinant de son histoire, il fit beaucoup de caresses à ces trois Messieurs à qui il fit même present de chacun un diamant assés beau afin de les mieux duper. Après une reconciliation de dix huit mois, qui auroit pensé que le Caldéen songeât encore à la vengeance? Cependant toutes ses démarches ne tendoient qu'à ce projet; huit jours avant son départ, il me dit en secret, que voulant m'accompagner jusqu'à Smirne, & qu'ayant quel-

ques affaires aux environs de Conſtantinople, il étoit neceſſaire qu'il partît avant moi, afin de me joindre à Gallipoli; il me pria en même tems de me trouver à un ſoupé magnifique qu'il vouloit donner à ſes amis; mais qu'à la fin du répas il feroit ſervir d'une liqueur dont il ne vouloit pas que je buſſe, & qu'il me feroit ſigne de l'œil, mais lui, dis-je, j'eſpere que ce ne ſera qu'un ſimple badinage, & qu'il n'y aura point de fin tragique, non dit-il, dans ſon baragoüin, *moi, je promets à votre Signore par mon foi d'honore d'homme*, voulant dire d'homme d'honneur, je vous promets que les ſuites n'en ſeront point fâcheuſes, mais gardez le ſecret, car ſi vous étiez capable de me trahir, je violerois l'amitié qui eſt entre nous, & je vous en ferois repentir, non, non, reprit-il alors, je me confie trop en vous, vous partez de ce Païs, ainſi laiſſez-moi venger de l'affront qu'on m'a

fait très-indignement : convaincu de la ſolidité de ſes raiſons, je lui promets un ſecret inviolable ; je me rends chez lui le ſoir ſelon ma promeſſe, où je trouve une grande compagnie, au nombre de laquelle étoient ces trois Meſſieurs qui devoient être les Acteurs de la farce. Le bon vin fit des effets ſi merveilleux ſur les plus taciturnes, qu'à peine pouvoit-on s'entendre l'un & l'autre, & quand il arrivoit un intervale de ſilence, les Medecins faiſoient des complimens de condoleance ſi touchans ſur le départ du Caldéen, que vous auriez crû à les entendre qu'ils étoient affligés juſqu'au plus profond de l'ame ; aiant vû que le vin Grec commençoit à faire certaines revolutions dans l'eſtomac de pluſieurs, je les quittai ſans rien dire & ſans que perſonne s'apperçût de mon évaſion, car ils étoient preſque tous ivres morts, excepté le Caldéen qui ſçavoit trop ſe mena-

ger pour ſe laiſſer entraîner dans ces ſortes d'excès. Ce qui ſe paſſa alors entr'eux, je ne l'ai ſçû qu'après avoir rejoint le Paladin Caldéen, qui m'aſſûra qu'aiant réduit tous les convives ſans raiſon & ſans ſentimens, il fit prendre aux trois Medecins de ſa liqueur qui les plongea dans un profond ſommeil, qui dura juſqu'au ſoir du lendemain, & qu'après les avoir fait porter chez des femmes, il partit à l'heure même.

Un des Medecins qui demeuroit chez un Ambaſſadeur ne revenant point au logis, toute la maiſon ſe perſuada qu'il lui étoit arrivé quelque fâcheuſe affaire : les perquiſitions furent inutiles pendant deux jours; enfin, le troiſiéme nous apprîmes qu'il y avoit dans les priſons de Galata trois Francs bien embaraſſés; ſurpris de cette nouvelle, on y envoie un Janiſſaire qui trouve nos trois hommes chacun dans un cachot les fers au col : aux pieds

& aux mains ; en vain, leur demande-t'il la cause de leur desastre, ils n'en sçavent rien, ils se sont trouvés, disent-ils, dans cette cage sans sçavoir de quelle maniere ils y sont venus, mais le Cadi aiant appris qu'ils avoient été trouvés couchés avec des femmes, on ne douta plus du mistere ; en effet, le Paladin Caldéen pendant leur létargie les avoit fait transporter, comme je l'ai déja dit, chez des Demoiselles Grecques qu'il avoit subornées, & qui les avoient livrés au Cadi un moment après ; déja ce Juge les avoit condamnés à chacun cinq cent coups de bâton, mais il surfit très-volontiers la sentence à la priere des Ambassadeurs, bien persuadé qu'il tireroit une bonne somme de ces Messieurs : en effet, il ne voulut point les relâcher à moins de douze cent ducats d'or. C'est ainsi qu'ils payerent avec usure le mauvais tour qu'ils avoient joüé à un honnête homme, car le Cal-

déen avoit trop de probité pour être capable de ſuborner le ſexe par des philtres. Cette affaire cauſa tant de chagrin à ces trois Medecins, qu'ils furent obligés de quitter le Païs, à ce que j'ai appris, par un Chirurgien François que je rencontrai quatre mois après en Italie.

Du Rénégat Galliot.

Lorſque le crime s'eſt une fois emparé du cœur, il y établit tellement ſon Empire, qu'il en chaſſe toute ſemence de foi, de Religion & de probité, l'homme ne parvient que peu à peu au dernier periode de ſcelerateſſe, & il lui en coûte beaucoup plus pour y arriver, que pour acquerir une veritable ſainteté, parce que pour étouffer les remords de la conſcience il faut non ſeulement du tems, mais encore des peines & des travaux infiniment plus rudes

que ceux que l'on emploie pour acquerir la vertu. Il y a ſelon Saint Paul deux ſortes de conſciences tranquilles, celle du Grand Saint, & celle du Grand Pecheur. C'eſt malheureuſement le portrait du dernier que je vais tracer ici à vos yeux, peut-être fera-t'il craindre le peché en enviſageant le funeſte précipice qu'il creuſe peu à peu au mortel, & qui ſouvent métamorphoſe le plus honnête homme dans le plus grand ſcelerat.

Galliot, François de Nation, a été dans ſon jeune âge, je veux dire juſqu'environ vingt-cinq ans, un veritable homme de bien : né dans le ſein de l'Egliſe prétenduë Reformée, il étoit ſi zelé pour ſa ſecte qu'il eut la temerité de menacer Louïs XIV. & de lui parler d'une maniere ſi forte à la deſtruction du Temple de Charanton, qu'il fut heureux d'en être quitte pour aller à la Baſtille, où il demeura cinq ans, & d'où il ne ſortit

que parce qu'on le crut fol, l'aiant parfaitement bien contrefait pendant deux ans. Si cette prison lui eût veritablement troublé la cervelle, il ne seroit pas aujourd'hui l'opprobre & le mépris de toutes les gens de bien: après sa liberté, il passa à Geneve où il a demeuré 18. à 20. ans, il s'y maria & eut de ce legitime mariage deux garçons & deux filles fort belles. Appliqué presque toûjours à l'étude, la vivacité de son genie le rendit si sçavant dans l'Ecriture Sainte, que je puis avancer sans hyperbole qu'il la sçavoit toute par cœur: d'ailleurs très-habile dans la profession de Passementier, il acquit en peu de tems de la réputation & des richesses; mais l'orgueïl s'étant emparé de son cœur, il voulut se prévaloir de sa science & de son credit pour faire une autre secte; non seulement il adopta les reveries des prétendus Prophêtes de ce tems, mais encore il les amplifia: pour

cet

cet effet, il fit construire un Oratoire dans un lieu écarté, pour mieux, disoit-il, converser avec les Anges qui l'honoroient de leur apparition; mais ces Anges étoient bien materiels puisque ces Colloques produisirent d'étranges desordres. Un nombre de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe s'y rendoient la nuit, attirés par la nouveauté, & le resultat de la science qu'il enseignoit, donna au monde des nouveaux habitans, & deshonora beaucoup d'honnêtes familles: bientôt le peuple curieux & inconstant, & sur-tout les jeunes hommes qui trouvoient leur intemperance assouvie, donnerent dans ces idées; la sedition n'auroit pas manqué de suivre, si le Magistrat n'eût expulsé de la Republique le chef de ces nouveaux Sectaires: alors Galliot, pour mieux contrefaire l'Apôtre, quitte Geneve; y laisse son bien du moins la meilleure partie, & secoüe en sor-

tant jusques à la poudre de ses souliers, afin de ne rien emporter, disoit-il, de cette terre maudite & abandonnée de Dieu. Le voici donc arrivé en Flandres avec une Concubine qu'il faisoit passer pour sa femme & avec ses 4. enfans. Lille lui parut un séjour agréable & propre à ses desseins, il y trouve du credit auprès d'un nommé Monsieur Turpin Marchand Chapelier, homme riche d'une grande droiture & protestant, comme il se disoit être lui même, il fait entendre à cet honnête homme qu'une Manufacture de galons réüssiroit parfaitement, s'il vouloit lui faire des avances & être de moitié profit, l'autre y consent, lui avance 20. mille florins qu'il lui emporta au bout de deux ans : le voilà réfugié en Hollande après avoir semé sa nouvelle Doctrine dans le cœur de presque tous les Protestans des villages d'alentour : à peine eût-il été un an à Amsterdam

qu'il embrassa la Loi Mosaïque. Les Reformés François surpris de cette metamorphose, lui firent tant d'insultes & d'avanies qu'il fut contraint d'abandonner cette Ville & les Provinces unies; ce fut alors qu'il forma le dessein de passer en Turquie avec sa Concubine, un de ses garçons & ses deux filles : arrivé à Smirne, l'argent lui manque, il ne fait nul scrupule de vendre sa fille aînée quatre cent piâtres à un Turc, qui par bonheur étant épris de ses charmes l'épousa : elle étoit encore dans cette Ville quand j'y arrivai. Ce scelerat parvenu à la Capitale de l'Empire Ottoman ; n'y trouvant point la Cour, se détermine d'aller à Andrinople où le Sultan étoit afin de donner ses ordres pour le Siege de la Morée; là, il propose plusieurs projets qu'il sçavoit fort bien ne pouvoir réüssir, afin qu'en lui demandant sa tête qu'il avoit promise pour garantie : il eût une excuse

legitime de se faire Mahometan : en effet, ses projets échoüés, on le mit en prison, alors il ne balança plus à embrasser l'Alcoran, non seulement tous ses crimes lui furent remis après cette action ; mais encore on lui donna pour récompense la Lieutenance d'un des principaux Vaisseaux de la Flote qui dévoit aller assieger la Morée, où il fit des prises assez considerables pour s'enrichir : le voici donc de retour à Constantinople fourni d'Esclaves & de beaucoup d'argent, ce qui lui servit à établir une très-belle Manufacture de gallons ; les Turcs charmés de son adresse l'aiderent encore par de grosses avances, ce qui le rendit opulent dans deux ou trois ans. Ensuite il fit venir secrétement d'Hollande des pompes pour éteindre le feu, assés effronté pour se donner l'inventeur de ces machines, les Turcs le crurent & en ayant éprouvé & reconnu l'utilité,

ils l'éleverent à la charge d'Aga de
15. cent Janissaires, qui sont ordinairement employés pour secourir dans les incendies ; le pillage & les vols qu'il y fait journellement, augmentent encore ses richesses, enfin par surcroit de fortune il obtient de la Porte en 1721. une compagnie de Janissaires, emploi très-considerable & qui n'est donné qu'à des gens de beaucoup de merites; malgré toutes ces occupations il ne laisse pas de soûtenir par ses frequentes prieres la qualité de Prophête, toûjours vetu de blanc il se fait appeller David Verité, il consulte les Anges à son ordinaire, & pour lui en faciliter le moïen, on lui donne une galerie pour lui seul dans la Mosquée de la Solemanié, privilege qui n'est accordé qu'au Mufti & aux personnes les plus distinguées de l'Empire. C'est ainsi que ce maître fourbe s'est acquis une grande reputation parmi ces simples Musulmans qui

croient comme article de foi tout ce qu'il dit & prédit, parce qu'il le tient des Anges blancs: plusieurs même se veautrent dans la poussiere quand ils le rencontrent dans les ruës. Ce scelerat seroit malheureux lui seul, s'il n'avoit pas entraîné sa famille dans ce funeste précipice, & s'il ne s'appliquoit pas à corrompre un grand nombre de Chrétiens par les présens & la ruse: on assuroit de mon tems, qu'il en avoit perverti plus de mille tant Catholiques que Reformés. Jugez quel monstre que cet homme. Ce maître coquin un an après mon arrivée à Constantinople, résolut de m'avoir par adresse, desirant faire la conquête de quelqu'un qui eût quelque réputation, parce qu'on lui réprochoit que tous ses Proselites n'étoient que des scelerats & des gens de rien; aiant formé ce beau projet dans son esprit, le diable lui inspira le plus noir artifice pour le faire réüssir;

Je voici accompagné de cinquante eſclaves qui vient me rendre une viſite très-honnête, ſurpris de voir un Turc me demander avec un ſi grand cortége, je me figurai qu'il s'agiſſoit de quelque choſe de funeſte, je ne me trouvois cependant coupable que d'avoir aſſiſté le Pere Cachot ; je crus donc que c'étoit quelque Officier du Serail qui venoit m'inquieter, j'avouë que le ſang me glaça dans les veines, & que je fus auſſi interdit qu'un homme à qui l'on va donner la queſtion, mais les gens de la maiſon aiant éclaté de rire comme des foux en voiant ma ſurpriſe, je me raſſurai dans l'inſtant : après les premieres civilités, & m'avoir détaillé ſon nom & une partie de ſes avantures, il me prie d'avoir compaſſion de lui & la charité d'applanir ſes doutes afin de rentrer dans le Proteſtantiſme, il me propoſe pour cet effet d'avoir des conferences enſemble, lui aiant ré-

pondu que je ne pouvois lier de commerce avec lui sans l'approbation des Ambassadeurs, il fit tant par ses artifices qu'ils consentirent à sa demande. Il fallut donc choisir un lieu propre pour nous voir, parce qu'il ne pouvoit venir chez moi sans soupçon, il loüa une maison à Galata, où je me rendois ponctuellement trois fois par semaine, accompagné de deux Janissaires crainte de surprise: à chaque visite il donnoit à mon valet trois ducats d'or, dont deux étoient destinés, disoit-il, pour les pauvres, & l'autre pour lui & les Janissaires; de si grands benefices m'auroient coûté cher, si les Janissaires n'avoient pas été plus honnêtes gens que mon domestique; après six mois de conference il me sollicita tant d'aller voir sa maison, sa manufacture & sa famille, que je ne crus pas devoir le refuser, d'autant plus que je le croiois trés-revenu de ses égaremens, & prêt

à rentrer dans le Christianisme. Cependant je ne voulus point faire cette démarche sans en avertir les Ambassadeurs, qui consentirent sans peine à cette visite, en me donnant quatre Janissaires pour m'escorter; me voilà donc chez ce coquin, je dîne avec lui & sa famille qu'il avoit encore augmentée de huit concubines, pendant ce tems mes Janissaires furent se divertir au caffé, & on fit tant boire mon valet qu'il étoit ivre mort; environ les trois heures après-midi il fit servir le caffé qui étoit sans doute une mixtion, car à peine l'eûs-je avalé que je m'endormis si profondement qu'à peine pûs-je me reveiller huit heures après, son dessein étoit sans doute de me mettre avec une de ses femmes, alors j'étois perdu sans ressource, j'aurois été obligé de me faire Turc, ou de perdre la vie. Mes Janissaires de retour du caffé me demandent: Galliot assûre que je suis retourné à

Pera, mais aiant vû mon valet couché dans une chambre sans connoissance & sans sentiment, ils soupçonnerent qu'il y avoit quelque fourberie, deux d'entr'eux courent chez le Cadi, qui s'étant transporté chez Galliot me trouva dans un état à ne donner aucun signe de vie, enfin m'aiant pris, ils me porterent chez moi sans m'en appercevoir : à mon reveil, qui fut bien sot, ce fut sans doute ma figure, sur-tout lorsque je me vis entouré d'une trentaine de personnes. Je demande avec instance où je suis? Tous ne me répondent que par des éclats de rire qui me desesperoient. Je fus donc quitte de cet accident pour quelques railleries qu'il me fallut essuïer. Cependant les Ambassadeurs firent des plaintes très-aigres au Grand Visir contre Galliot, qui se tira de cette affaire par une somme d'argent, avec une rigoureuse défense de ne pas mettre le pied à Galata

ni à Pera pendant deux ans ; il fit très-prudemment d'executer cet ordre, car je crois qu'il auroit été aſſommé par les Francs. Tant, il eſt vrai, qu'un ſcelerat contrefait ſouvent l'honnête homme pour parvenir à ſes fins ; j'eſpere que le Ciel laſſé de ſes forfaits & de ſa ſcelerateſſe le punira d'une maniere terrible, même dès cette vie, car quand je ſuis parti de ce Païs il avoit déja failli d'être étranglé pour quelque ſoupçon.

CHAPITRE VII.

Un Turc prophetise. Affront fait à l'Ambassadeur de France. Nouveau Traité de paix conclu & signé entre la Porte & les Venitiens. Sédition que cette paix pensa causer par les intrigues du Mufti. Le Baile de Venise en danger d'être massacré dans sa maison. Celeby Mehemet Effendi arrive à Constantinople avec deux vaisseaux François commandés par les Chevaliers de Chamilli & de Nangis. L'Auteur va à bord des vaisseaux pour voir cet Ambassadeur, & salüer les Officiers. Il fait connoissance & amitié avec le fils de cette Excellence. Présens du Roi de France au Sultan. Audience publique donnée par le Grand Visir aux Of-

ficiers François. Description de cette Audience. Conversation du Visir avec le Marquis de Bonnac. Présens du Visir. Ces Officiers vont à l'Audience du Grand Seigneur à la suite de l'Envoyé de Moscovie. Nouvelles particulieres. Fête publique donnée aux Ambassadeurs par les Chevaliers de Chamilli & de Nangis dans leurs vaisseaux. Description de cette Fête. Départ des vaisseaux François. Portrait de Mehemet Effendi & de son fils. Arrivée d'un Ambassadeur de Perse.

IL semble que dans toutes les sectes qui se sont démembrées de la veritable Eglise, il regne un esprit d'étourdissement & de phanatisme. Les faux Prophetes ou les Illuminés avoient fait au commencement de ce siecle des progrès si surprenans qu'ils s'étoient répandus dans toute l'Europe. Pour peu

qu'on réflechisse sur la conduite & les sentimens du Marquis de Langallerie qui avoit été arrêté & emprisonné par les ordres de l'Empereur : il sera aisé de comprendre qu'il n'y a rien dont les hommes ne soient capables de faire & d'entreprendre (quand ils ont appaisé une fois les remords de leur conscience par l'endurcissement) pour se faire une réputation & s'élever au-dessus du commun. Je ne sçai si ce phanatisme qui fut apporté à Constantinople avant la derniere guerre de Hongrie par cinq ou six François vagabonds de l'un & de l'autre sexe, avoit fait quelques progrès chez les Turcs ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un Iman, ou Prêtre Musulman dans le mois de Mai de cette année se mit à prophetiser publiquement dans les principales places de Constantinople : *qu'en ce tems ici le peuple Ottoman auroit son pain de la main d'un Empereur Romain.* Ce pré-

tendu Prophete fut bientôt ſuivi par une multitude innombrable de peuple. Déja on tramoit une conſpiration, & 10. mille Janiſſaires attaquoient le Serail, quand le Grand Viſir averti de ce deſordre les diſſipa en faiſant enfermer dans le Château des ſept Tours ce viſionnaire, & en ordonnant ſous de griéves peines à qui que ce fut de parler de cette affaire, ni encore moins de l'écrire. Tout fut appaiſé & tranquile au bout de huit jours par la vigilance de ce premier Miniſtre.

Le 14. de Juillet le Marquis de Bonnac fut obligé de quitter ſa maiſon de plaiſance qu'il avoit à San-Stephano ſur le bord de la Propontide. Cet ordre lui aiant été ſignifié par un Aga, il fallut décamper dans l'inſtant pour revenir à Pera malgré la peſte qui faiſoit alors de grands ravages. Senſible à cet affront il en porta de fortes plaintes au premier Viſir,

qui fit semblant d'ignorer qu'il n'avoit point été informé de cette Ordonnance, & qu'elle avoit été émanée sans sa participation sur un bruit qui couroit que cette maison renfermoit un trésor, dont on ne pouvoit faire la recherche pendant que Son Exc. l'occupoit ; qu'elle pouvoit cependant choisir un lieu plus agréable pour y passer l'Eté, ce fut en vain qu'il insista sur son retour, il ne put rien obtenir. Les Turcs ont trop d'espions chez eux pour long-tems ignorer ce qui se passe. Un Rénegat François les avoit informés, que tous les Vaisseaux de cette Nation venoient jetter l'ancre devant la maison de l'Ambassadeur, & qu'ils y débarquoient la plus grande partie de leurs marchandises, afin de ne point payer la Doüane ; jugez si Messieurs les Turcs ne furent pas encore bien polis de faire sortir Monsieur de Bonnac de cette maison sous pretexte qu'elle renfermoit

noit un tréſor. Ne renfermoit-elle pas, en effet, un vrai tréſor? Puiſqu'elle augmentoit conſiderablement le revenu de l'Ambaſſadeur, & qu'elle diminuoit le leur. Voilà cependant une pilule bien difficile à digerer pour le Marquis qui étoit un homme à ne pas recevoir impunement des affronts de cette nature; auſſi fit-il ſi bien valoir au Grand Viſir, qui ne craignoit rien tant que la Guerre, ſa mediation auprès du Czar, qu'il lui fut permis l'année ſuivante de retourner dans cette maiſon, qui lui apportoit plus de rentes que les appointemens de ſon Ambaſſade.

L'Ambaſſadeur Turc que la Porte avoit envoyé à Paris, étoit attendu ici de jour en jour, ce ne fut cependant qu'au mois d'Octobre qu'il arriva à Conſtantinople. Avant de parler de ſa venuë, il faut pour ne point interrompre les évenemens, dire quelque choſe de la diſpute que la Porte avoit avec

les Venitiens, & qui pensa ralumer la Guerre : en voici un court détail.

L'armement considerable que les Turcs faisoient tous les jours causant beaucoup d'ombrage & d'allarmes à la Republique ; elle ordonna à Monsieur Emo son Baîle de demander une Audience publique au premier Visir afin de le faire expliquer, ou du moins de penetrer les desseins de la Porte, mais il fut refusé tout court. Voilà des gens bien inciviles, s'écrie Monsieur Emo ; oh ! pour le coup Messieurs les Turcs vous pechez contre la politesse. Vous serez persuadé, s'il vous plaît, qu'un refus aussi sec auroit augmenté considerablement la terreur des Venitiens, si un accident ne l'eût fait cesser presqu'aussi-tôt ; déja le Capitaine Pacha ou l'Amiral de la Flotte Ottomane se préparoit à aller croiser dans l'Archipele & à faire incursion sur les

terres de la Republique, lorſqu'il retomba malade pour la ſeconde fois ; voiant qu'on deſeſperoit de ſa gueriſon, ſa charge fut donnée à Muſtapha Baſſa, Gendre du Grand Viſir, homme très-peu experimenté pour un tel Emploi, la Porte aiant compris que ſes projets alloient échoüer par la maladie de l'un & l'incapacité de l'autre, reſolut de demander au Baîle une ſatisfaction touchant le vaiſſeau des Dulcignotes que les Venitiens avoient brûlé avec tout l'équipage ; ce fut donc par neceſſité plûtôt que par inclination que le Viſir donna audience à cet Ambaſſadeur avant d'en venir aux voïes de fait ; à peine Son Excellence Venitienne eût-elle appris cette nouvelle qu'elle vole chez le premier Viſir ; là elle met en uſage toute ſa Rethorique pour juſtifier la conduite de ſa Republique touchant cette affaire, mais malheureuſement pour Elle le Grand

Visir n'entendoit point ses beaux termes, ce qui mortifioit très-fort Monsieur Emo. Voïant que son discours ne faisoit pas toute l'impression qu'il s'étoit proposé dans le cœur de ce premier Ministre, il offre un dédommagement aux Corsaires, qui crioient comme des harpies, justice, justice, vengeance. Mais ce n'étoit pas encore là ce que la Porte exigeoit des Venitiens. Alors le Visir qui jusqu'alors avoit été müet, s'expliqua, mais d'une maniere un peu trop énergique pour l'Ambassadeur. Le Sultan veut, dit-il à cette Excellence, l'évacuation des fortereſſes de Preveza & de Voinizza, sans quoi non seulement la guerre est inévitable, mais encore vous courez risque d'être brûlé dans votre maison, ou du moins d'être renfermé aux sept Tours. Monsieur Emo surpris d'un compliment qui répondoit si mal aux magnifiques épitetes qu'il avoit données au Vi-

ſir, lui répond d'une maniere reſpectueuſe, mais avec fermeté. Ce qui lui auroit attiré ſans nul doute quelque choſe de funeſte, ſi l'Empereur n'avoit pris le parti des Venitiens, & fait repreſenter à la Porte par Monſieur Dierling, qui n'étoit encore que Secretaire d'Ambaſſade, les conſequences de cette rupture, & que l'intention de Sa Majeſté Imperiale étoit de ſecourir la Republique, ce qui fut un coup de maſſuë pour les Turcs. Ces remontrances eurent tout leur effet, ils ſe contenterent des conditions ſuivantes; ſçavoir: Que la Republique écriroit à Sa Hauteſſe une Lettre de ſoûmiſſion & d'excuſes: qu'aiant rompu le Traité de Paſſarowitz, les Venitiens ſeroient obligés pour reparer cette faute de relâcher & faire conduire à Conſtantinople les 200. eſclaves Turcs que la Porte avoit reclamés: qu'ils payeroient quinze mille écus pour indemniſer les Dulcignotes

de leur bâtiment brûlé ; enfin, que le Baîle ou l'Ambaſſadeur feroit les préſens ordinaires aux Miniſtres du Sultan, en conſideration des bons offices qu'ils avoient rendus aux Venitiens (*nota*, que ces bons offices conſiſtoient en toutes ſortes d'avanies & de mauvais traitemens) c'eſt ainſi que ces Infidéles ſe turlupinent des Chrétiens quand ils croient avoir le deſſus ſur eux. Voilà donc encore une fois la paix concluë & ſignée ; mais le Mufti homme intriguant, s'il en fut jamais, fit joüer mille artifices pour la faire rompre de nouveau malgré la part des préſens qu'il devoit recevoir ; les Janiſſaires ſe ſoulevent, une partie des plus Grands de l'Empire les favoriſent & les ſoûtiennent dans leur revolte & ſans l'adreſſe du Viſir, qui fit auſſitôt ſaiſir & punir les mutins, il y a beaucoup d'apparence qu'il ſeroit arrivé de grands deſordres ; déja 200. Janiſſaires avoient atta-

qué le Baîle chez lui, déja ils ſe préparoient à ſaccager ſa maiſon & à le maſſacrer, mais la Porte ayant envoyé un prompt ſecours, les mutins furent diſperſés & tout le monde rentra dans ſon dévoir, au grand contentement de Monſieur Emo qui trembloit de toutes ſes forces ; jamais fievre ne lui donna de ſi violents friſſons.

Nous voici au 21. d'Octobre, à peine l'aurore commençoit-elle à dorer l'horiſon que nous fûmes reveillés tout à coup par 16. coups de canon, qui furent ſuivis un quart d'heure après de plus de cent autres. Voici une nouveauté, allerte ! preſque tout le monde ſe leve pour regarder du côté du Port, ce ne fut pas en vain, nous apperçûmes deux Vaiſſeaux avec bannieres & pavillons François qui nous annoncerent l'arrivée de Mehemet Effendi, Ambaſſadeur Extraordinaire de la Porte à la Cour de France ; curieux de voir ſon

Cortége & sa personne à qui on avoit donné tant d'éloges : je courus au Port avec les Députés du Marquis de Bonnac. Arrivé à bord & ayant salüé Messieurs de Chamilli & de Nangis, les Commandans, j'eus le plaisir de voir Son Excellence & de déjeûner avec Elle. Après quelques heures de préparation, il s'embarqua avec son fils & sa suite dans une Galere pour aller droit au Serail.

Sa sortie fut annoncée par cinq cent coups de canon qui m'obligerent d'entrer dans la sale d'armes, & de me coucher par terre tant le bruit & la fumée étoient insupportables. Nous vîmes les présens que le Roi de France envoioit au Sultan, ils consistoient en 6. magnifiques pendules, 6. montres d'or, 6. tabatieres artistement travaillées, un nombre de riches piéces d'étoffes, des tapis, des Gobelins, enrichies d'or & d'argent, & plusieurs belles glaces d'une hau-

teur & d'une largeur extraordinaire ; mais ce qui me charma davantage ce fut premierement la beauté, la propreté, & la richeſſe des Vaiſſeaux. 2. Les honnêtetés que me firent les Commandans & tous les Officiers qui étoient de la fleur de la Nobleſſe Françoiſe ; enfin la converſation agréable que j'eus avec le fils de l'Ambaſſadeur qui parloit aſſez bien le François : je lui promis d'aller lui rendre mes devoirs chez lui, ce qu'il accepta d'autant plus volontiers qu'il avoit une envie extrême de ſe perfectionner dans cette langue ; à quoi j'ai contribué de mon mieux pendant un an : ce qui m'attira tellement ſon amitié que ce fut un de ceux que j'ai le plus regretté à mon départ de ce Païs. Cet Ambaſſadeur & ſon fils parloient avec tant d'amphaſe de la France, des honneurs qu'ils avoient reçûs de tous les Seigneurs de la Cour, particulierement de

Meſſieurs de Chamilli, de Nangis, & des autres Officiers ; que les Turcs depuis ce tems ont beaucoup plus eſtimé cette Nation qu'ils ne faiſoient auparavant : c'eſt ce qui obligea même le Grand Viſir d'accorder une Audience publique à ces Officiers, où le Grand Seigneur & ſes fils ſe trouverent *incognitò* dans une antichambre, d'où ils pouvoient tout voir & tout entendre ſans être vûs : voici le détail de cette Audience.

Le premier Viſir charmé de pouvoir entretenir à ſon aiſe les Commandans & les Officiers des Vaiſſeaux François, envoya contre la coûtume 20. chevaux pour les monter au lieu qu'on en envoie ordinairement qu'un pour l'Ambaſſadeur. Ces Meſſieurs tous à cheval à la tête deſquels marchoit le Marquis de Bonnac arriverent au Palais du Viſir à travers une foule prodigieuſe de peuple, étant entrés dans la ſeconde Cour, ils

s'arrêterent au bas d'un eſcalier ou peron, alors deux Chiaoux ayant pris le Marquis de Bonnac ſous les bras le ſoûtinrent juſques dans la premiere chambre; là deux valets de pied du Viſir vinrent éſſuïer les ſouliers de tout le Cortége (autre marque de diſtinction, car l'uſage veut qu'on les ôte) arrivés dans la Sale d'Audience, les François ſe rangerent tous ſous une ligne, & les Turcs en formerent une autre paralelle; le Viſir ayant paſſé au milieu des deux rangs pour prendre ſa place, & s'étant aſſis, Monſieur de Bonnac s'aſſit vis-à-vis de lui. Avant d'entamer la converſation, un Heros d'Armes ſe mit à crier à gorge déployée, que *Dieu comble de benedictions le Grand Seigneur & ſon Viſir Ibrahim Pacha.* Après les premiers complimens, un ſigne de l'œil du Viſir fit retirer tous les Turcs. Meſſieurs de Chamilli & de Nangis furent ſeuls ho-

norés de chacun un tabouret, alors le Marquis de Bonnac fit un discours fort élegant au Visir, qui y répondit d'une maniere très-gratieuse, enviant sur-tout le bonheur de Mehemet Effendi d'avoir vû toutes les beautés de la France, & la magnificence de cette Cour; assurant même que s'il n'avoit pas été premier Ministre il auroit brigué cet emploi avec passion: le Marquis l'ayant entretenu ensuite des Troupes Françoises & particulierement des Amazones de la Cour qui courent le cerf aussi bien que le meilleur Ecuier; Mehemet Effendi m'en a parlé, lui dit-il, puis-je le croire sur sa parole (nota, que l'Ambassadeur Turc avoit prié Monsieur de Bonnac d'en toucher quelque chose au Visir qui ne vouloit point ajoûter foi à cette verité) rien n'est plus vrai, reprit le Marquis, je puis même assûrer que celles qui s'adonnent à cet exercice, sont les plus

jeunes & les plus aimables ; les nôtres, dit le Viſir, ont une éducation bien differente : à peine ſortent-elles de leur Harem une fois dans leur vie. Après cela ce premier Miniſtre loüa d'une maniere extraordinaire la beauté du Royaume de France ; le nombre de ſes Habitans , le Canal du Languedoc qu'il appelloit le Païs des merveilles. La converſation étant finie , il leur fit ſervir le caffé, les confitures , le ſorbet, & les parfums ; enſuite de quoi deux Officiers Turcs revêtirent le Marquis de Bonnac d'une ſuperbe Plice doublée d'hermine ; & les Officiers des Vaiſſeaux de Kereguets qui ſont des veſtes de camelot d'Angora doublées d'un ſatin de la Chine beaucoup plus honorable que les caffetans que l'on donne ordinairement. Alors le Viſir s'étant levé , les François s'en retournerent dans le même ordre qu'ils étoient venus.

Les Officiers très-contens & fort satisfaits des honneurs & des honnêtetés du Grand Visir, desiroient encore avec passion de voir le Sultan, mais cet Empereur semblable à la fortune, ne se familiarise pas ainsi avec tout le monde, il auroit trop dérogé en accordant cette faveur à ces Messieurs, l'usage n'admet aux Audiences que les Ambassadeurs, Resident, ou Envoiés: c'est pourquoi il fallut attendre, pour avoir cette satisfaction que quelqu'Excellence eût une Audience publique. Justement Monsieur Daschot, Envoié extraordinaire du Czar dévoit avoir celle de son congé le 14. Novembre. Alors par une grace particuliere la Porte permit à tous ces Officiers d'être de sa suite, ils virent donc à leur aise le Grand Seigneur qui n'ôta presque pas les yeux de sur eux; admirant sans doute leur bonne mine & la magnificence de leurs habits, je

crois qu'il conclut aiſement que cette Nobleſſe Françoiſe ſurpaſſoit de beaucoup tous les plus leſtes de l'Empire Ottoman. Le fils aîné de Sa Hauteſſe les aiant ſuivis à la ſortie de l'audience, les gratifia beaucoup, il étoit particulierement charmé de leur politeſſe & de leurs habillemens, c'eſt ce qu'il leur fit dire par le premier Drogueman de la Porte. Monſieur Daſchot fut regalé d'un très-beau cheval ſuperbement harnaché, cet Envoié étoit ſi content de ſes negociations qu'il reſta court au beau milieu de ſa harangue : ce qui fit un peu rire nos François, car c'étoit des gens aſſés jeunes pour la plûpart pour être un peu badins, ce petit défaut eſt annexé à cette Nation, mais les Officiers de Sa Hauteſſe qui n'entendent point de railleries, les obligerent à reprendre bientôt un air grave & ſerieux.

Après l'arrivée de Mehemet Effendi, le bruit courut que le fils

aîné du Sultan vouloit voïager en France *incognitò*, & que pour cet effet il avoit pris à son service le fils de cette Excellence pour lui enseigner la langue Françoise, mais ce bruit étoit sans fondement, comme la suite l'a prouvé ; le fils de Mehemet Effendi m'a même assuré qu'il ne lui en avoit jamais parlé. Une autre nouvelle mieux fondée se répandit ; sçavoir : que la Porte avoit resolu de faire imprimer des Bibles en langue Turque avec des notes relatives au Texte de l'Alcoran, mais le Mufti fit échoüer par ses intrigues ces belles & utiles résolutions. Ne craignant rien tant que l'instruction des peuples, afin de les entretenir dans leurs prejugés & dans cette grande soûmission que tout le monde a pour lui.

Puisque les Vaisseaux François ne partent pas si-tôt, il faut parler d'une Fête que les Commandans donnerent sur leur bord à tous

tous les Ambaſſadeurs, Reſidens & à leurs ſuites, en revenche des honneurs extraordinaires qu'ils avoient reçûs d'eux. En voici un court détail.

Il y a peu de perſonnes qui ignorent que les François ſont les gens les plus polis qu'il y ait ſur la ſurface du Globe, & que la Nobleſſe de cette Nation l'emporte ſur celle de toute la Terre, tant pour le grand air, les belles manieres, l'enjoüement, que par la delicateſſe & le bon goût, j'avoüerai même que ces Meſſieurs donnent ſouvent dans l'excès, ſur-tout quand il s'agit de ſe diſtinguer par le luxe & la magnificence, c'eſt pour cette raiſon qu'il ſe trouve parmi eux très-peu pour ne pas dire aucune famille conſiderable qui accumule des richeſſes, parce que leur dépenſe excede preſque toûjours leurs revenus. Cela ne paroîtra pas ſurprenant ſi l'on réflechit ſur leur temperament; en effet, la vi-

vacité des François est trop grande pour pouvoir se contenir dans de justes bornes. Emportés par un naturel turbulent ils donnent toûjours dans l'excès ; il est difficile de disconvenir qu'ils n'ayent de grandes qualités, mais elles sont souvent ternies par la violence où les entraînent leurs passions; cela dit en passant, le Lecteur ne sera nullement surpris si les Chevaliers de Chamilli & de Nangis aussi distingués par leur merite que par leur naissance ; voulurent se venger d'une maniere peu commune des plaisirs & des honneurs que tous les Ambassadeurs Chrétiens leur avoient rendus & procurés pendant leur séjour à Constantinople qui fut de plus de deux mois ; bals, festins, cadeaux, parties de chasse & de jeux, rien ne fut oublié afin de les désennuyer dans ce Païs Barbare ; régalés d'une maniere splendide, il semble qu'il étoit juste qu'ils don-

naîssent des marques de leur reconnoissance. Entre plusieurs fêtes qu'ils firent dans leurs Vaisseaux, où chaque Ambassadeur & Résident furent regalés tour-à-tour : il y en eut une generale huit jours avant leur départ. Les Vaisseaux appareillés & prêts à faire voile, étoient à la rade presque vis-à-vis de Topehana entre ce Bourg & le Palais de Bechiktasch. Les pavillons arborés avec les flammes, & tout ce qui rend brillant un vaisseau de guerre formoient un charmant coûp d'œil, la plus grande partie des conviés au nombre d'environ cent cinquante de l'un & de l'autre sexe, se rendirent à bord une heure avant la nuit auxquels on servit une grande quantité de liqueurs rafraîchissantes. Aux crepuscules du Soleil les deux vaisseaux parurent tout à coup illuminés par plus de dix mille lampions, sans compter un grand nombre de fanaux placés de distance en distan-

ce sur les bords des bâtimens, & sur tous les mâts : ce qui formoit une des plus belles illuminations du monde ; demi heure après une décharge generale du canon & de l'artillerie accompagnée de tambours, trompettes, haut-bois & cors de chasse annoncerent l'arrivée des Ambassadeurs Chrétiens, de Mehemet Effendi, de son fils, & de quatre autres Seigneurs Turcs. Environ les huit heures il fallut s'asseoir sans préséance autour de vingt grandes tables, dix dans un vaisseau & dix dans l'autre, superbement couvertes, & qui furent servies avec une profusion & une somptuosité sans pareille. Pendant le premier service qui dura une bonne heure, il n'y eut rien d'extraordinaire qu'une agreable simphonie, qui faisoit repeter aux échos d'alentour les plus doux accens. Elle cesse tout à coup environ les neuf heures. Alors il faut boire à la santé du Sultan, qui étoit

preſque vis-à-vis de nous dans le Kioſque, qui eſt ſitué ſur le rivage de la Mer. Cette ſanté fut annoncée par quatre bordées du canon, qui furent recidivées un moment après pour celle du Roi de France : ce qui cauſa un ſi terrible vacarme, qu'à peine pouvoit-on ſe ſoûtenir. Chaque ſanté d'Ambaſſadeur fut célebrée par 30. coups, celle des Reſidens par 20., & celle de tous les Particuliers par 8. : jugez quel tintamarre. Je crois que tous les habitans de Conſtantinople étoient ſur le rivage ou dans des gondoles, mais qui n'oſoient approcher à cauſe du feu continuel des vaiſſeaux. Après le ſoupé qui dura juſqu'à minuit, tout le monde ſe rendit dans la Frégate de Monſieur de Chamilli, comme premier Commandant, afin de commencer le bal qui dura juſqu'à huit heures du matin. Alors on ſervit un magnifique déjeûné qui dura juſqu'à quatre heures du ſoir,

après quoi ceux qui furent en état de s'en retourner chez eux prirent ce parti, mais il y en eut peu. Plus de cent soixante furent obligés de rester jusqu'au lendemain afin d'avoir la tête plus legere.

Enfin, six jours après les vaisseaux partent pour retourner en France, plus de deux cent mille ames sont sur le port & sur les bords du Canal pour contempler la beauté de cette manœuvre, à dix heures ils salüent la Ville & les Assistans de chacun deux bordées du canon, ils redoublent la même décharge à la pointe du Serail, pour rendre les derniers respects à Sa Hautesse, enfin à onze heures ils embouchent la Propontide, & disparoissent à nos yeux. La veille de leur départ, Mehemet Effendi & son fils furent encore à bord remercier les Officiers auxquels ils firent de fort beaux présens, ils envoierent aussi à l'équipage beaucoup de rafraîchissemens. Cette

Excellence Turque avoit un chagrin extrême de les quitter, tant il étoit touché de leurs belles manieres. C'eſt ici où il faut parler de ſa perſonne & de celle de ſon fils.

Dire qu'un Turc poſſede les plus rares vertus d'un Chrétien pieux & très-attaché à ſa Religion : c'eſt ſelon beaucoup de gens avancer un paradoxe ; cependant rien n'eſt plus vrai que Mehemet Effendi n'étoit diſtingué du vrai Chrétien que par ſa ſeule croïance : en effet, ſi la probité conſiſte dans une diſpoſition generale de l'eſprit à l'integrité, ſi c'eſt une vertu morale qui nous porte à agir toûjours avec juſtice & avec honneur dans toutes ſortes de cas, & à l'égard de toutes ſortes de perſonnes ſans aucune exception, ſi enfin elle ne permet jamais de faire aux autres ce que nous ne voulons pas que d'autres nous faſſent, recherchant ſans ceſſe tout ce qui merite reel-

lement la gloire, & évitant tout ce qui eſt capable de s'attirer une réelle infamie, je puis aſſûrer que Celeby Mehemet Effendi étoit un parfait honnête homme; outre une grande politeſſe toûjours accompagnée d'une douceur ſans égale, & d'un cœur très-genereux & très-reconnoiſſant, il faiſoit du bien à tout le monde, même à ſes plus cruels ennemis; on doit penſer que ſon merite & ſes emplois lui avoient attiré beaucoup d'envieux, qui firent des efforts incroïables pour le perdre pendant ſon Ambaſſade de France: entre pluſieurs fauſſes accuſations ils lui firent un crime capital de ſon inclination à favoriſer les Chrétiens; peu s'en fallut même qu'ils ne perſuadaſſent au Sultan qu'il étoit ſi réellement épris des charmes de la France, qu'il avoit reſolu de livrer Conſtantinople à Louïs XV., quoique ces calomnies groſſieres n'euſſent pas de vrai-ſemblances: à

ſon retour le Sultan ne lui fit pas une reception digne de la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans cette Ambaſſade, en ayant appris la cauſe, il fit voir à Sa Hauteſſe tant de contrarietés dans ces noires accuſations qu'il rentra en grace plus que jamais; ceux qui avoient donné ces faux préjugés contre lui, furent livrés dans ſon pouvoir pour en faire une juſtice exemplaire, mais bien loin de ſe prévaloir de ſon autorité il ne les punit que par les préſens & les careſſes. Voilà ce qui s'appelle pouſſer la vertu bien loin pour un Infidele. Après ſon rétour de France, comme il poſſedoit de grands biens, il acheta de ſes deniers plus de cent Eſclaves Chrétiens à qui il donna peu à peu la liberté. Cette charité ſi extraordinaire n'étoit pas l'unique marque de ſon merite, il poſſedoit un eſprit ſublime avec une maniere de s'exprimer ſi noble que vous n'auriez jamais pen-

sé qu'il fut Turc. J'ai mangé plusieurs fois avec-lui. A le voir, & à l'entendre, vous auriez jugé que cet homme avoit puisé son éducation dans la Cour la plus polie. Son esprit étoit aisé, ses pensées & ses saillies subtiles quoique très-naturelles ; il étoit grave sans être farouche, il rioit quand la bienseance l'exigeoit : je puis dire que c'est le premier Turc que j'ai vû rire de ma vie. Son fils quoique jeune avoit une éducation merveilleuse, excepté le vin qu'il aimoit un peu trop : je dois assurer que c'étoit le vrai modele de son Pere. Rien ne sentoit le Turc dans ces deux personnes. Tant il est vrai qu'il se trouve chez ces infidels des gens qui sans connoître la sainte morale de Jesus-Christ la suivent avec autant d'exactitude que ses plus zelés Partisans.

Je finirai cette année par l'arrivée d'un Ambassadeur Persan, envoyé de Mireweis qui fit son En-

trée publique à Conſtantinople le 24. Decembre. Il fut parfaitement bien reçû de la Porte qui lui fit tous les honneurs poſſibles, nous en parlerons ailleurs.

CHAPITRE VIII.

Avantures & précis d'Hiſtoire de l'année 1722.

Révolution dans l'Iſle de Chio, ſes ſuites fâcheuſes. Eſclavage de l'Evêque Latin de cette Iſle. Il recouvre ſa liberté. Monſieur Dierling élevé à la dignité de Réſident de l'Empereur. Arrivée de deux Vaiſſeaux Venitiens. Départ de l'Ambaſſadeur de Perſe. Gianum Chogia rentre en grace, ſon retour à Conſtantinople & la reception que lui fit le Sultan. Arrivée de la Reine de Georgie. Son portrait & le ſujet de ſon Voyage. Ravage que fait la peſte pendant cette année, deux Exemples qui donnent une idée de ſes differens ſimptomes. Armement

des Turcs par Mer qui n'eût aucune suite. Irruption dans la Georgie.

NOus commencerons cette année par la malheureuse catastrophe qui arriva dans l'Isle de Scio, ou Chio.

Cette Isle riche & fertile qui est située à l'embouchure du Golfe de Smirne du côté du Sud, & qui forme un Canal avec la Pininsule, ou terre de Clazomene, peut avoir environ 60. mille de circuit où l'on trouve 15. Villages assez peuplés, & une Ville considerable ornée d'un bon Port, & défenduë par une Forteresse où le Grand Seigneur entretient Garnison. La principale richesse de cette Isle consiste en soye, dont on fabrique des étoffes & des Damas, en lentisque, & terebinte dont on fait le mastic & la Terebentine qui sont plus estimés que tous ceux des autres Païs. Ses habitans sont nombreux, fort à leur aise & d'u-

ne gayeté & vivacité qui ſurpaſſent celles de tous les autres Inſulaires de ces Contrées : la liberté de conſcience & la penetration de ces Inſulaires avoient beaucoup contribué à les faire rentrer dans le ſein de l'Egliſe Romaine ; pluſieurs Couvents de Religieux François & Italiens qui s'y étoient établis, avoient fait de tels progrès chez eux qu'ils étoient devenus preſque tous bons Catholiques, à l'exception d'un très-petit nombre.

Maintenant il n'y a aucun exercice de cette Religion que chez le Conſul de France. Toutes les Egliſes & les Couvents ayant été détruits & les Religieux & Prêtres bannis à cauſe d'une ſédition qui y arriva au commencement de cette année, dont voici un court détail.

Un certain Couvent contigu à la maiſon d'Abdur Achman, Baſſa de l'Iſle, voulut uſurper à ce Gouverneur ſon jardin pour au-

gmenter & embellir le ſien, prétendant que c'étoit un Fief annexé audit Monaſtère ; d'abord ſans nulle formalité, les Religieux ſe rendirent maîtres du jardin, le Baſſa ſurpris de cette audace fit dans l'inſtant abattre deux Egliſes Catholiques nouvellement bâties, la Maiſon & la Chapelle que le Conſul François avoit auſſi fait conſtruire depuis peu pour ſon uſage; parce que ces édifices avoient été erigés ſans la permiſſion de la Porte; cet attentat contre le droit des gens fit beaucoup de bruit, le Marquis de Bonnac en ayant porté des plaintes au Grand Viſir, ce premier Miniſtre lui promit de faire appeller le Baſſa à Conſtantinople pour le punir, mais n'aiant pas effectué ſes promeſſes aſſés tôt, les habitans de l'Iſle ſe revolterent & s'aſſemblerent environ vingt mille. Ces gens armés & reſolus furent inveſtir la maiſon du Baſſa, la ſaccagerent & donnerent en mê-

me tems un combat à la garnison Turque qu'ils taillerent en pieces; une conduite si peu menagée ne pouvoit avoir que de très-fâcheuses suites; en effet, cette nouvelle étant venuë à Constantinople causa d'étranges desordres, la populace malgré les défenses de la Porte fit des dégâts chez les Chrétiens Grecs de cette Ville, il n'y eut que les Francs de respectés. Le Sultan afin d'appaiser la sédition & de tirer vengeance de cette revolte, envoya 6. Sultanes pour aller mettre à la raison ces rebeles. Arrivées dans la Rade, les Turcs trouverent toute l'Isle en combustion & plus de resistance qu'ils ne se l'étoient persuadés; ce ne fut pas sans peine qu'ils débarquerent: cependant malgré le feu continuel qu'on faisoit sur eux, ils réprirent la Citadelle dont les Grecs s'étoient emparés: après quoi les Troupes Turques étant débarquées, elles commirent des cruautés

tés inouïes, maſſacrent un grand nombre d'habitans, firent eſclave l'Evêque Latin, pluſieurs Religieux & onze perſonnes des plus riches & des plus diſtinguées de l'Iſle qui furent conduites à Conſtantinople & miſes ſur les galeres du Grand Seigneur, la garniſon fut renforcée de ſix mille Janiſſaires, à qui l'on ordonna de raſer tous les Couvents & toutes les Egliſes Catholiques, enfin les habitans furent condamnés à vingt mille écus d'amende. Le Marquis de Bonnac aiant appris l'eſclavage de l'Evêque Latin qui étoit ſous ſa protection ſollicita en vain ſon élargiſſement, on lui répondoit toûjours que cet homme étant natif de l'Iſle de Chio, n'étoit point de ſa Nation, qu'étant ſujet du Sultan & qu'aiant violé les Loix de l'Empire il devoit ſubir l'eſclavage, cependant après bien des préſens & des ſollicitations il fut relâché trois mois après, moyen-

nant trente-cinq mille florins au profit du Grand Viſir & du Capitaine Pacha, pour les autres ils étoient encore aux galeres quand je ſuis parti de ce Païs.

Si l'état d'un malheureux & d'un innocent (car cet Evêque n'avoit nullement trempé dans la conſpiration) doit toucher tout honnête homme : on doit juger que celui de l'Evêque de cette Iſle fit bien du chagrin aux gens de probité ; en effet, qui auroit eu l'ame aſſés inſenſible pour voir ſans être attendri un homme foible & délicat tel qu'étoit cet infortuné Prélat, porter pendant plus de deux mois du mortier pour reparer les murs de cette Capitale, ſouvent tombant en défaillance ſous le lourd fardeau qu'on lui chargeoit ? Il étoit relevé par un nombre de coups de bâton : ces coups journellement réïterés & dont il avoit le corps tout froiſſé & tout meurtri, joints à un travail ſi peu pro-

portionné à ses forces, le rendirent si infirme & si malade que les Turcs desesperant de sa vie le rélâcherent plûtôt, & le donnerent à si bon marché. Ce Prélat étoit encore très-languissant à mon départ, tout le monde alloit le voir comme un martir : sa pieté & ses vertus meritoient un sort plus digne de lui, son troupeau disperse & en proye à ces Infidéles lui causoit plus de douleur que n'avoit fait son esclavage, il y a beaucoup d'apparence qu'il ne sera jamais rétabli dans son Siege Episcopal, puisque l'exercice de la Religion Catholique est absolument défendu dans cette Isle, c'est une perte irreparable pour l'Eglise de Jesus-Christ, & un grand malheur pour ces Insulaires, qui ne manqueront point de reprendre leur ancien culte, un Evêque Grec Schismatique aiant obtenu le Siege Episcopal pour une grosse somme d'argent. Je n'entre que très-peu dans le dé-

tail de cette revolution crainte de faire tort à quelqu'un : ce n'est pas sans raison qu'on a eu un soin extrême de cacher au public la plus grande partie de ce desastre, parce qu'il ne fait pas beaucoup d'honneur à ceux qui l'ont causé.

Monsieur Dierling qui étoit resté à Constantinople depuis le départ du Comte de Virmond en qualité de Secretaire d'Ambassade Imperiale, reçût de sa Cour à la fin de Fevrier le caractere de Resident; il eut en cette qualité audience du Grand Visir le 11. de Mars, & le 17. celle du Sultan. Ce Resident avoit de grandes qualités, mais Madame son épouse qui étoit l'ame de son Conseil lui étoit d'un grand secours, elle joignoit à un zele outré pour sa Religion une grande vivacité d'esprit avec un attachement à ses sentimens si opiniâtre, qu'il ne falloit jamais la contredire à moins de ne vouloir encourir sa disgrace, c'étoit une per-

sonne très-grande & sèche comme une momie, on peut assûrer que son mari étoit devenu de Secretaire d'Ambassade le sien : aussi ne l'appelloit-on que Madame la Residente. Le quinziéme du même mois il arriva à la Consigne deux superbes vaisseaux Venitiens chargés de deux cent quatre Esclaves Turcs, & des présens que la Republique envoioit à la Porte pour la satisfaction de l'insulte faite à ses sujets Dulcignotes. Les Commandans donnerent sur leur bord un grand festin suivi d'un bal à l'Ambassadeur de Venise, à sa suite & à plusieurs Marchands, mais comme il fut fort mesquin, je n'en parlerai pas de peur de blesser cette Nation qui se pique d'une grande politesse & de beaucoup de magnificence.

Le 8. de Mai l'Ambassadeur de Perse qui depuis son arrivée avoit toûjours été traité magnifiquement par les plus grands Seigneurs

de la Porte, partit pour s'en retourner. Deux Galeres du Grand Seigneur le transporterent à Scutari en Asie de l'autre côté de Constantinople. Cette Excellence Persienne étoit le favori & le Conseiller de Mireweis, très-politique & très-habile dans les negociations, il sçût tellement captiver les Ministres Ottomans & particulierement le Grand Visir, que la Porte conclut avec lui une alliance étroite, mais qui fut tenuë secrete jusqu'à l'année suivante, aussi lui en coûta-t'il des sommes immenses: on assuroit qu'il avoit donné, soit en présens ou en argent plus de 15. millions. On ne doit pas être surpris s'il fut traité du Sultan & de sa Cour avec tant d'honneur & de distinction.

Le 21. de Juin Gianum Chogia qui s'étoit presque rendu maître du Royaume de Tripoli ayant fait sa Paix avec le Sultan qui y fut forcé par l'extrême besoin qu'il avoit alors

d'un bon & experimenté Amiral ; arriva à Conſtantinople avec trois vaiſſeaux remplis de richeſſes qu'il avoit priſes à ſes ennemis : il fut reçû très-gracieuſement de Sa Hauteſſe à qui il porta des plaintes du vol de Cornaro & des Eſclaves qui l'avoient aidé à enlever ſa femme & une partie de ſes tréſors ; en conſequence de quoi le Marquis de Bonnac & Monſieur Emo furent cités au Divan afin de les engager à écrire à leurs Puiſſances pour faire rendre juſtice à ce General, mais on a ignoré juſques ici l'effet que ces plaintes ont produites : il y a beaucoup d'apparence que cette affaire n'aura aucune ſuite.

Voici la Reine de Georgie qui arrive à Galata par la Mer noire le 12. de Juillet, tout le monde court en foule pour voir cette Princeſſe qu'on attendoit depuis ſix mois, certainement elle en vaut bien la peine ; en effet, je crois

qu'il est impossible de contempler rien de plus beau ; cette Reine avoit parmi sa suite trente Demoiselles fort belles & parfaitement bien faites ; mais ce n'étoit rien en comparaison d'Elle, leurs habits à la Persane leur donnoient encore des graces extraordinaires étant beaucoup plus beaux & plus avantageux au sexe que le Turc. Cette Princesse étoit venuë pour demander à la Porte du secours pour venger la mort de son Epoux qui avoit été massacré par les Perses du parti de l'Usurpateur Mireweis, parce qu'il avoit toûjours soûtenu celui du jeune Sophi & qu'il avoit refusé de donner du secours aux Troupes de Mireweis, mais toutes ses sollicitations furent inutiles, elle fut obligée après quatre mois de séjour de s'en retourner sans avoir rien pû obtenir : le Sultan étant entré dans une alliance avec cet Usurpateur. J'eus par le moïen d'un interprête plusieurs conversations

avec cette Reine, ayant logé quelque tems dans le Palais d'Hollande : je fus très-charmé de son esprit & de ses saillies vives & spirituelles ; je ne sçai comme il se peut faire qu'un peuple si barbare puisse avoir de si belles notions de politesse & de sçavoir vivre ; curieux d'apprendre quelque chose de sa Religion, je m'informai de celle de son Païs, je conclus aisement par ses réponses qu'excepté la Divinité & l'Incarnation de Jesus-Christ, ils n'ont rien qui approche de la Religion Chrétienne & Catholique.

Dépuis le mois de Mai jusqu'au mois de Novembre la peste fit de si étranges ravages à Constantinople qu'elle emporta plus de cent cinquante mille ames, entre lesquelles il y eut beaucoup de Francs. Comme je me faisois un devoir essentiel de secourir ceux de mon Eglise qui étoient attaqués de ce mal, je gagnai un bubon qui n'eût

heureusement aucune suite funeste ; j'eus recours au remede ordinaire qui me causa de grandes douleurs ; coupant le charbon en croix avec un rasoir & appliquant dessus de l'excrement humain, ce qui me guerit parfaitement en douze jours.

Pour parler encore de ce mal contagieux & de ses differens simptomes j'en rapporterai deux exemples. Une jeune Demoiselle nommée Boissonnet fille du Joüalier du Serail, me pria le lundi de Pâques d'aller souper chez elle à Galata où je couchai selon la coûtume, parce que les portes de cette Ville se ferment toûjours à huit heures: surpris de la voir melancolique contre son ordinaire je lui en demande la cause, elle me dit les larmes aux yeux que deux de ses esclaves femelles étoient malades, & qu'elle craignoit que ce ne fut de la peste, quoiqu'elles le niassent fortement. Comme ces escla-

ves étoient Catholiques, j'envoiai dans l'inſtant chercher le Reverend Pere Thomas, Superieur des Capucins, qui leur fit avoüer qu'elles étoient atteintes de ce mal, tous les conviés aiant appris cette nouvelle décamperent ſans dire adieu à perſonne : les gens de la maiſon très-conſternés ordonnerent qu'on les viſitât, on trouva à chacune quatre gros bubons ou charbons très-mauvais : ce fut en vain qu'on les fit tranſporter ailleurs, la maiſon étoit déja infectée. Cette nouvelle cauſa un tel bouleverſement chez cette jeune Demoiſelle que nous fûmes obligés de la mettre au lit : le lendemain à peine le Soleil fut-il levé qu'elle jettoit déja les excremens par la bouche & mourut deux heures après. Son époux, quatre eſclaves, huit autres domeſtiques eurent le même ſort dans l'eſpace de ſix jours, quoiqu'ils ſe fuſſent relegués à la campagne, & qu'ils euſſent déja eu deux fois la

peſte. Voici le ſecond exemple.

Un Chirurgien François nommé Ferrand étoit depuis trois mois à Conſtantinople en attendant de la Cour de France ſes Patentes de Conſul François auprès du Cham de Tartarie, cet homme réſidoit depuis 11. ans à la Cour de ce Barbare, dont il étoit non ſeulement le Medecin; mais encore ſi aimé que rien ne ſe faiſoit que par ſes ordres. Monſieur le Marquis de Bonnac, ayant appris le credit que le Chirurgien Ferrand avoit dans ce Païs le nomma Conſul des François afin de proteger la Nation. Comme nous étions amis & qu'il étoit ſur ſon départ je le priai à ſouper avec d'autres perſonnes dans un jardin que j'avois au bout du Fauxbourg de Pera. Après le ſoupé voyant qu'il étoit trop tard pour nous en retourner nous réſolûmes de coucher dans la maiſon qui étoit contiguë au jardin, à peine commencions-nous

à ſommeiller que le Chirurgien ſe met à chanter à gorge déployée à peu près comme le Paon quand il eſt prêt à reſpirer, lui ayant demandé avec empreſſement le ſujet de ſa joye. Ah ! mon ami me répond-t'il, j'ai la peſte, c'eſt fait de moi (nota que c'étoit pour la quatriéme fois qu'il étoit attaqué de ce mal contagieux) enſuite il ſe met à ſauter & à cabrioler juſqu'au jour, à peu près comme une perſonne qui picquée de la Tarantole entend le ſon des inſtrumens. Si-tôt que le Soleil commença à paroître mon Chirurgien s'en fut lui-même à l'Hôpital des François, d'où on l'ôta le ſoir pour le placer dans les cimetieres juſqu'au jour du jugement. C'eſt une choſe incomprehenſible de voir les differens effets que ce mal produit, je crois qu'il a preſque autant de ſimptomes qu'il tuë de perſonne ; c'eſt auſſi une chimere de croire que ceux qui l'ont eu une fois ne peu-

vent jamais le ravoir, j'ai connu des personnes qui en ont été attaquées jusqu'à onze fois. Ce fut dans ce tems le 21. Juillet, pendant le gros feu de la contagion que Monsieur Popiel, Envoié Extraordinaire du Roi de Pologne eut sa premiere audience du Grand Seigneur. Sa Commission étoit de renouveller avec la Porte le Traité de Carlowitz. Sa Hautesse nomma des Commissaires pour entrer en conference avec lui, mais la peste aiant ravagé la maison de cet Envoié, & tué tous ses domestiques & sa suite sans respecter son neveu, comme je l'ai dit dans mon premier Tome, il ne put terminer ses negociations que plus de six mois après son audience.

Sur la fin de cette année on croioit encore une rupture avec le Czar, le grand armement des Turcs donna beaucoup d'inquietude aux Puissances Chrétiennes; sur-tout aux Chevaliers de Malte:

cependant tout cet appareil de guerre ne fut qu'une fumée qui s'évapora. Le Grand Viſir aimant trop le repos pour s'expoſer à de fatals dangers. Les Ottomans firent cependant quelque irruption dans la Georgie, dont nous parlerons ailleurs.

CHAPITRE IX.

Evenemens de l'année 1723.

Mehemet Effendi élevé à la charge d'Amiral. Projet des Turcs contre les Maltois, il échoüe & pourquoi. Un vaisseau Turc saute en l'air dans le Port de Constantinople. Arrivée de l'Amiral des Algeriens. Naissance d'un Prince Mahometan. Second Ambassadeur de Mireweis, les présens qu'il fait au Sultan & à sa Cour. Le Prince Ragostki disparoit. Conspiration contre le Grand Seigneur. Heureux progrès des Turcs en Georgie & sur les frontieres de Perse: réjouissances à ce sujet. Lettre de Mireweis au Sultan. Un Eveque Catholique racheté par Monsieur le Marquis de Bonnac. Retour du Prince Ragostki.

LE merite & la grande capacité de Celeby Mehemet Effendi étoit

étant generalement reconnus de tout le monde, le Divan l'élût tout d'une commune voix au commencement de cette année Grand Amiral d'une Flotte de 27. Sultanes, d'un grand nombre de Galeres & de Galliottes à Bombes qui furent montées par trente mille soldats. Cette Flotte étoit destinée, asſuroit-on, pour conquerir l'Isle de Malte, le Grand Visir protestoit neanmoins à Monsieur Dierling que les Maltois n'avoient rien à craindre s'ils vouloient cesser leurs hostilités contre les vaisseaux Turcs & Algeriens : ces conditions n'étant point du goût des Chevaliers de cette Isle, ils envoierent *incognitò* à Constantinople, un Commandeur pour épier leurs démarches ; mais ayant été reconnu par Gianum Chogia qui avoit été esclave à Malte pendant onze ans, les Chrétiens eurent bien de la peine à le sauver des griffes des Ottomans & à le faire évader. Avant le départ

de cette Flotte on assembla un Grand Divan où il fut résolu, dit-on, d'aller assieger Malte, & de faire bâtir un Fort dans une petite Isle voisine à la portée du canon de la Ville de Villette Capitale de Malte, afin de mettre à couvert les vaisseaux Turcs. Gianum Chogia fut aussi ajoint de Mehemet Effendi, parce qu'il connoissoit mieux que personne les forces de cette Isle. Déja on se préparoit à mettre en Mer lorsque le Sultan tomba dangereusement malade, ce qui fit avorter ce projet qui auroit peut-être été funeste aux Maltois, quoique cette Isle soit presque imprenable tant par ses fortifications que par sa situation naturelle. A peine eut-on desarmé que le feu ayant pris à une des principales Sultanes montée de cent trente piéces de canon & qui étoit encore à la rade entre le Serail & Galata, elle sauta en l'air si-tôt que le feu eut gagné les poudres; ce qui

cauſa un ſi terrible fracas qu'il y eût pour plus de cinquante mille écus de vitres caſſées à Conſtantinople & à Galata, ce bruit fut ſi violent q u'il fut entendu de plus de quatre grandes lieuës : les débris du vaiſſeaux tuerent plus de cinq cent perſonnes occupées à éloigner les autres Bâtimens qui étoient voiſins de la Sultane. Rien n'eſt plus affreux, ni plus terrible que ces ſortes d'accidens.

Environ la mi-Fevrier l'Amiral d'Alger eſcorté de trois vaiſſeaux de Guerre arriva à Conſtantinople avec les préſens ordinaires de la Regence de ce Royaume pour le Sultan. L'Ambaſſadeur d'Hollande eſperoit ſelon les promeſſes de la Porte que ces vaiſſeaux auroient amenés des Députés pour traiter d'une Paix avec Leurs Hautes Puiſſances les Etats Generaux, mais il fut trompé, ces Corſaires ne deſirant rien moins que cette Paix. Pour ſe diſculper auprès de

Sa Hauteſſe, ils lui répreſentérent qu'il leur étoit impoſſible de ſubſiſter s'ils concluoient alliance avec toutes les Puiſſances Chrétiennes; que la ſterilité de leur Païs les obligeoit de chercher de quoi vivre; qu'il étoit d'une neceſſité abſoluë pour eux d'avoir toûjours des ennemis, & qu'ils trouvoient trop de profit avec les Hollandois pour vouloir être amis avec eux, que les offres des Etats Generaux quelques avantageuſes qu'elles puſſent être, ne vaudroient pas le centuple des biens qu'ils voloient à cette Nation. La Porte parut ſatisfaite de ces remontrances, & Meſſieurs les Hollandois qui s'étoient figurés que cette Paix dévoit leur être très-avantageuſe, furent obligés d'attendre une diſpoſition d'eſprit plus favorable pour faire entendre raiſon à ces Pirates, à moins qu'ils n'imitent Loüis XIV. en envoyant une Flotte à Alger pour la bombarder: ce qu'ils devroient avoir

fait depuis long-tems, étant assez Puissans pour ranger à la raison ces brigands & ces barbares.

Le 12. de Fevrier une des Femmes de Sa Hautesse accoucha d'un Prince qui fut nommé Sultan Numan; cette Naissance fut aussi-tôt notifiée aux Ambassadeurs & aux Résidens qui furent obligés de faire des réjouïssances publiques conjointement avec les Turcs. Voilà donc Constantinople en grande joye pendant quinze jours, tout le monde s'empresse à donner des marques de son allegresse. Depuis le premier de l'Empire jusqu'au dernier; personne n'osa s'en dispenser, le Serail & presque toutes les maisons furent illuminées; entre les Ambassadeurs celui d'Hollande se distingua par des bals, des festins, & des feux d'artifices qui durerent huit jours sans discontinuer, ce qui lui attira tellement la bienveillance de la Porte, que le Sultan lui envoya plusieurs beaux

présens, entre lesquels il y eut six chevaux superbement caparaſſonnés.

Il ne se passa rien de considérable dans ce Païs pendant trois ou quatre mois. Vers le milieu de l'année on crut si évidenment une rupture avec le Czar de Moscovie que tous les Chrétiens marchoient avec une grande précaution, crainte de quelque insulte: non seulement en allant par les ruës il falloit être bien armé, mais encore bien accompagné, ce qu'il faut toûjours observer quand on est menacé d'une rupture avec quelques Puissances Chrétiennes, cependant le Marquis de Bonnac qui étoit Mediateur sçût tellement menager la Porte qu'elle s'appaisa & parut satisfaite des raisons que cette Excellence lui allegua pour justifier l'Empereur de Russie, qui étoit toûjours dans le dessein de secourir le fils du Sophi de Perse: ce qui fut confirmé par l'Aga que le

Sultan avoit envoié à Moſcou pour faire expliquer le Czar, & pour connoître ſes démarches, il arriva à Conſtantinople le 17. d'Avril.

Voici un autre Ambaſſadeur de Mireweis; à peine eſt-il arrivé qu'il eut une audience ſecrete du Grand Seigneur, à qui il preſenta un ſabre enrichi de diamans & de perles eſtimé vingt mille écus : ce ſabre avoit été porté autrefois par le Sophi Abbas qui regnoit en 1585.: les autres grands préſens qu'il donna encore à Sa Hauteſſe, à ſes Miniſtres, & les careſſes qu'on lui fit ne laiſſerent plus aucun doute que la Porte n'eut conclu une alliance avec cet Uſurpateur, cependant le Grand Viſir s'oppoſoit fortement à une rupture avec la Ruſſie, ce qui paroiſſoit incompatible.

Le Prince Ragoſtki vient de diſparoître tout à coup après avoir eu une longue conference avec le premier Viſir, qui lui a fait preſent d'un très-beau cheval richement

enharnaché, & qui lui a augmenté sa pension de trente écus par jour, il a pris la route de Transilvanie où il va, dit-on, se mettre à la tête d'un gros parti de Rebeles. En Juin il arriva une conspiration qui pensa être funeste au Sultan; quelques Agas & autres principaux Officiers de la Porte à la tête de dix mille Janissaires s'assemblerent dans la place de Hypodrome en ordre de bataille. Déja ils avoient forcé le vieux Serail & pris le fils du dernier Sultan deposé, le même qui est aujourd'hui sur le Trône pour le couronner Empereur, mais le Grand Visir aiant assemblé à la hâte les meilleurs troupes du Serail au nombre de cinq ou six mille, livra un combat à ces Rebeles qui furent presqu'aussi-tôt dispersés. La Ville fut pendant deux jours dans une grande crainte, toutes les boutiques étoient fermées, & personne n'osoit sortir de sa maison. Huit des principaux conjurés aiant

été pris & étranglés, la tranquillité & le calme revinrent tout à coup. Nous étions au petit Belgrade quand on nous annonça cette nouvelle, tout le monde se mit sous les armes crainte de quelque insulte, mais notre fraïeur s'évapora dès le lendemain. C'est quelque chose de surprenant de voir l'effet que ces sortes de revolutions produisent, un moment les fait naître, un autre instant les fait évanoüir, aujourd'hui la crainte & la consternation s'emparent de tous les esprits, & demain on se trouve aussi tranquile que s'il n'étoit rien arrivé ; ces changemens si subits viennent du genie de cette Nation, qui passe souvent dans le même moment d'une fade rodomontade à une basse poltronnerie suivant les differentes occasions où elle se trouve.

Peu de jours après cette revolution, la Porte apprit les heureux progrès de ses troupes dans la Georgie & sur les frontieres de

Perſe, ce qui occaſionna de grandes réjouïſſances à Conſtantinople, car les victoires enflent autant le courage des Turcs que les défaites les déconcertent. Ces progrès leur firent bâtir beaucoup de Châteaux en Eſpagne ; en effet, ils ne ſe promettoient pas moins que la conquête de toute la Perſe, mais leurs armes ne firent pas tant de proüeſſes que leur imagination.

Dans le mois de Septembre Sa Hauteſſe reçût une Lettre de Mireweis, par laquelle il reconnoiſſoit ce Sultan Chef de tous les Muſulmans, cet Uſurpateur l'invitoit enſuite d'unir ſes forces aux ſiennes contre les ennemis de leur Loy commune. Cette Lettre cauſa une joye extraordinaire au Mufti & à tous les gens de Loy, qui vouloient ſans garder aucun menagement en venir à l'execution, dans l'eſperance de ramener ces Heretiques ſous le joug de la vraye Foi Muſulmanne, mais le Sultan pour des raiſons

ſecrettes ne voulut point encore ſe declarer ouvertement en faveur de Mireweis.

Le genie des Turcs, comme je l'ai déja dit, eſt très-ſujet à varier & à changer ſelon les diverſes occaſions où ils ſe trouvent ; tantôt ils ſe perſuadent être les plus belliqueux de la terre, & croient que rien n'eſt capable de leur réſiſter ; tantôt par un mouvement tout oppoſé ils tombent dans un abatement & dans une ſi grande défiance d'eux-mêmes, qu'on diroit à les voir que ce ne ſont plus les mêmes hommes ; la moindre victoire leur releve autant le courage que le moindre échec les abat ; rien ne ſeroit plus facile que de les ſubjuger entierement, & de les chaſſer de l'Europe quand on a le deſſus ſur eux dans un premier combat, auſſi prétend-on que ſi l'Empereur des Romains, après la bataille de Belgrade, avoit pû faire marcher ſes troupes juſqu'à Conſtantinople,

il l'auroit prise avec une grande facilité, tant ces Infidéles étoient déconcertés. Les Turcs étant animés d'un tel esprit, on ne doit pas être étonné si la prise de Teflis & d'Erivan enfla tellement leur orgueil qu'ils se croioient déja Souverains de tout l'Empire de Perse; il est très-certain que la Porte ne contracta une alliance avec Mireweis que pour s'emparer de cet Empire, aiant été resolu dans un Divan de le faire étrangler après s'être rendu maître des principales places, mais les Turcs avec toute leur pénétration ne pensoient pas que la Perse sera toûjours leur écueil & leur tombeau : en effet, rien n'est plus difficile aux Ottomans que la conquête de ce vaste Royaume ; premierement, parce qu'il est trop difficile d'envoyer de grandes armées en Perse, à cause des deserts qu'il faut traverser, où on ne trouve ni eau ni vivres pour faire subsister des troupes. 2. La

proximité de leur croyance & les Hereſies qui ſeparent les Muſulmans d'avec les Perſans ſont encore un obſtacle invincible, aiant une haïne les uns pour les autres ſi inſurmontable, qu'un Perſan aimeroit mieux mourir mille fois que d'embraſſer la Loy Mahometanne, & qu'un vrai Turc a la même repugnance pour la ſecte Perſanne; ainſi quand même les Turcs pourroient conquerir la Perſe, ce qui eſt humainement impoſſible, il leur ſeroit impoſſible de la conſerver, parce que les Perſes étant auſſi attachés à leur Religion que les Turcs à la leur, fomenteroient de ſi grandes diviſions qu'il faudroit maſſacrer & anéantir toute cette Nation avant que d'eſperer la tranquillité; d'ailleurs cette proximité de croïance ſeroit toûjours funeſte à un grand nombre de Muſulmans qui embraſſeroient volontiers la ſecte Perſanne, parce qu'elle eſt à l'égard des Turcs ce que la Pro-

teſtante eſt à l'égard des Catholiques ; un grand relâchement dans la morale & dans la diſcipline, un retranchement de toutes les ceremonies les plus difficiles engageroient facilement un Turc (je veux dire un Turc qui n'eſt pas ſcrupuleux, & il s'en trouve aujourd'hui un grand nombre) à embraſſer avec plaiſir cette ſecte étant beaucoup plus douce & encore plus ſenſuelle que la Turque ; & c'eſt ce qui oblige les gens de Loy à défendre ſous de rigoureuſes peines d'avoir aucune communication avec ces gens qu'ils appellent Heretiques : ainſi Meſſieurs les Eccleſiaſtiques Turcs n'avoient pas mûrement réflechi aux conſequences qui pourroient arriver, quand ils ſe figuroient qu'une alliance avec Mireweis leur acquerroit l'Empire de Perſe & feroit embraſſer aux Perſans la Loi & les Ceremonies Mahometannes ; leur zele étoit un peu trop petulant,

il ne leur permit pas de refléchir ſur les difficultés preſque inſurmontables qui ſe trouvoient dans la conquête de ce Païs & dans la converſion des habitans ; cependant le Grand Seigneur, après avoir reſiſté quelque tems aux gens de Loi, fut enfin ébranlé de leurs raiſons ; il ordonne donc en Septembre de faire approcher & joindre les Troupes Ottomannes de l'Armée de Mireweis, afin d'agir de concert contre les Ruſſiens & contre le jeune Sophi. Le Grand Viſir ayant notifié cette réſolution de la Porte à l'Ambaſſadeur de cet Uſurpateur ; Cette Excellence prit auſſi-tôt ſon Audience de congé & partit le trois du même mois pour s'en retourner. Il avoit préſenté depuis trois ſemaines au premier Viſir trente ſix priſonniers Ruſſiens : ce qui mortifia d'autant plus le Réſident du Czar que la Porte lui ôta en même tems ce qu'elle lui fourniſſoit pour ſon en-

tretient ; deux jours après le Visir, ayant fait prier le Marquis de Bonnac de ne se plus mêler des affaires de Russie, le pauvre Résident Moscovite crut d'être perdu, ou du moins d'être renfermé dans le Château des sept Tours. Ce qui l'obligea à prendre la fuite, laissant tous ses meubles, ses équipages & son monde à Constantinople, ce qui fit rire les Ministres Ottomans, étant bien aises qu'il fut allé donner l'allarme à son Empereur afin de l'engager à ne plus secourir le jeune Sophi, car la Porte ne vouloit point absolument de guerre avec le Czar.

Le 7. d'Octobre Monsieur Gitti arriva ici de Venise pour relever Monsieur Emo, Ambassadeur de cette Republique.

Le 12. Monsieur Stagnian Ambassadeur d'Angleterre eut une audience publique du Grand Visir, dans laquelle il remit à ce premier Ministre deux Lettres de Sa Majesté

jeſté Pruſſienne qui contenoient des remercimens à lui & à Sa Hauteſſe, d'avoir permis à un de ſes Officiers la ſortie des chevaux de main qu'il avoit achetés à Conſtantinople depuis pluſieurs années: les Turcs avoient enlevé & fait eſclave depuis quelque tems le R. P. Narciſſe Gregoire de l'Ordre de St. Antoine Abbé: il étoit Evêque Catholique Romain d'un des principaux ſieges de l'Aſie; ils prirent auſſi avec lui treize Religieux du même Ordre, accuſés d'avoir converti à la foi Chrétienne quelques Mahometans; ils furent diſperſés & mis ſur les Galeres du Grand Seigneur. M. le Marquis de Bonnac touché du merite, de la vertu & des maux de ce Prélat, l'acheta de ſon propre argent quinze cent ducats d'or. Cet Evêque partit preſqu'auſſi-tôt pour les Païs Chrétiens afin de faire une collecte pour racheter ſes Religieux qui étoient très-maltraités ſur les Galeres; la

manie des Turcs étant d'agir très-cruellement envers ceux dont ils esperent retirer une grosse somme afin d'engager les Chrétiens à les délivrer plus promptement.

Je finis ce troisiéme Tome, en assurant que le jeune Sophi de Perse a été très-maltraité à Constantinople dans la personne de son Ambassadeur qui étoit venu pour solliciter la Porte à demeurer neutre & à ne point donner du secours à Mireweis ; mais comme il n'avoit aucun présent à faire, bien loin d'écouter ses raisons, on lui fit mille avanies, & afin de le mortifier davantage, la Porte envoia deux Caffetans d'une beauté extraordinaire ; une magnifique selle avec tout l'attirail & beaucoup d'autres présens à son antagoniste & aux principaux de sa Cour : ce qui ne se pratique qu'envers ceux qui ont une alliance étroite avec le Sultan, aussi la Porte étoit-elle alors très-fortement dévoüée à cet

Usurpateur, mais garde un revers de fortune, car si le jeune Sophi a une fois le dessus, le Grand Seigneur abandonnera très-certainement Mireweis ; la politique de cette interessée Porte étant toûjours portée pour le parti du plus fort. Je souhaite que le jeune Sophi puisse un jour se venger d'elle : ce qui ne manquera pas ; s'il remonte sur le Trône de ses ancêtres, car on assure que c'est un Prince très-belliqueux & très-sensible aux affronts.

Le Prince Ragostki qui est revenu ici depuis peu sans avoir pû réüssir dans ses projets, rend très-frequenment visite au Grand Visir & au Kaymakan.

Etant sur mon départ il fallut songer à faire mes adieux, mes provisions & à plier bagage, mais mes avantures n'étoient pas encore finies, je fus obligé d'essuïer derechef d'autres disgraces de la fortune, comme on va le voir.

Aiant pris un jour pour aller prendre congé du fils de Mehemet Effendi, qui demeuroit dans la ville de Constantinople vers l'Hypodrome, je n'eus pas la precaution de mener au moins un Janissaire avec moi, parce que je voulois demeurer chez lui jusqu'au soir, bien persuadé qu'il me feroit accompagner par quelqu'un de ses esclaves en retournant; en passant sur la place de l'Hypodrome j'apperçûs la grande Mosquée ouverte, je m'hasardai d'y entrer, croïant que je ne serois vû de personne, parce que ce n'étoit point l'heure de la priere, j'entrai à la verité dans cette Mosquée sans obstacles, mais il n'en fut pas ainsi en sortant; je fus apperçû malheureusement pour moi de deux ou trois petits garçons Turcs qui joüoient proche la porte, ç'en fut assez pour m'attirer une avanie: en effet, s'étant mis à crier sur moi, un nombre d'enfans s'attrouperent & me conduisirent

à coups de pierre juſqu'au logis du Seigneur Turc que j'allois viſiter, qui averti de mon deſaſtre vint à mon ſecours avec tous ſes domeſtiques qui eurent beaucoup de peines à me tirer d'entre les mains de cette canaille, qui m'auroit très-ſûrement aſſaſſiné ; je reçûs deux coups de pierre bien appliqués, un à la tête & l'autre à la jambe qui me firent deux bleſſures aſſez profondes ; à peine fus-je entré dans cette maiſon que je m'evanoüis tant à cauſe de la douleur qu'à cauſe de la frayeur ; heureuſement j'étois dans une bonne auberge & chez un ami ſincere, qui me fit donner avec diligence non ſeulement tous les ſecours neceſſaires dont j'avois beſoin dans ce moment, mais encore qui envoia à Galata chercher le plus habile Chirurgien François pour me panſer ; revenu de mon évanoüiſſement je ſentis des douleurs aiguës qui s'appaiſerent un peu quand

le Chirurgien eut fait son dévoir, je vouloisabsolument me faire porter chez moi, mais le patron du logis m'aimoit trop pour y consentir; il fallut donc rester trois jours chez lui presque malgré moi où je fus traité de la maniere du monde la plus gracieuse & la plus honnête : ce Monsieur Turc non content d'être toûjours avec moi autant que ses affaires lui permettoient, ordonna encore à ses femmes legitimes & esclaves de ne me point abandonner ; faveur singuliere pour un Mahometan ! car c'est un usage qui ne s'observe jamais ; mais comme il avoit un peu sucé les manieres de France dans son voyage, il ne pouſſoit pas le scrupule si loin que ceux de cette secte ; une après dînée que les femmes étoient occupées à faire quelque chose, il ne demeura auprès de moi qu'une jeune esclave Circassienne d'une grande beauté qui parloit assez bien la langue Franc-

que ; comme je l'avois déja vûë plusieurs fois, elle lia aisement conversation avec moi : après bien des détours & des subterfuges, je connus aisement qu'elle avoit quelque chose dans l'ame d'extraordinaire qui lui faisoit de la peine ; mais elle n'osoit s'expliquer, soit qu'elle doutât de ma discretion, soit que la crainte de ne pas réüssir la rendît timide ; enfin ses régards, ses yeux, & ses larmes me firent prendre la résolution de sçavoir ce qu'elle avoit ; je la prie de s'expliquer l'ayant assûrée d'un secret inviolable, ce fut alors que sans balancer davantage elle m'avoüa ingenuement que sa maniere de vivre ne lui plaisoit pas, qu'elle étoit en proye à la plus grande tristesse & qu'ayant conçû beaucoup d'estime pour moi, elle avoit projetté de me suivre dans mon Païs si telle étoit ma volonté ; cette affaire est délicate, lui dis-je, vous n'ignorez pas les Loix severes qui

s'obſervent en Turquie envers un étranger qui enleve une eſclave & envers une eſclave qui abandonne ſon maître pour ſe faire Chrétienne; car vous pouvez croire qu'on ſuppoſera que voulant me ſuivre vous avez envie d'abandonner la ſecte de Mahomet que vous avez embraſſée: voilà un crime capital qui eſt puni du feu dans ce Païs; d'ailleurs la confiance que votre patron a pour moi & l'amitié dont il m'a honoré depuis long-tems ne me permettent pas de le trahir d'une maniere auſſi lâche. Comme cette Demoiſelle avoit un eſprit infini, elle me fit dans l'inſtant cette reponſe, j'avoue, dit-elle, que vos raiſons ſont bonnes, ſolides, qu'elles partent d'un bon cœur & que votre procedé eſt celui d'un honnête homme, mais votre Religion qui ordonne la charité ſurtout pour la converſion des infideles doit l'emporter ſur les raiſons les plus fortes; vous êtes Chrétien,

même un Iman diſtingué parmi eux, ſeroit-il poſſible que mon ame vous fut ſi peu chere, êtes vous d'un caractere tout different de ceux de vos confreres, qui s'expoſent à mille dangers & à toutes ſortes de ſupplices pour attirer les Payens & les infideles dans leur Religion ? Votre cœur repugne-t'il à ſuivre les Loix de l'humanité & du zele ? Mais, lui dis-je, ne craignez-vous pas le danger où vous voulez vous expoſer, ne voyez-vous pas qu'il vous eſt impoſſible de me ſuivre ſans être découverte ? Je me traveſtirai, me répond-elle, & je prendrai des meſures ſi ſûres que vous ni moi n'auront rien à craindre ; ſurpris d'un eſprit ſi vif dans une jeune perſonne de treize à quatorze ans, je fus aſſez long-tems à garder le ſilence, vous ne me repondez rien, me dit-elle, vous balancez donc à me tendre la main pour executer une action qui dé-

vroit non seulement vous remplir d'amour & de tendresse pour moi, mais encore vous ravir d'admiration & vous engager à tout entreprendre même au peril de votre vie pour délivrer mon ame de la perdition, mais puisque vous me refusez, je m'en consolerai, mon parti est pris, quelque chose qui puisse m'arriver, je me sauverai & j'espere vous reprocher un jour votre peu de résolution; mais, lui dis-je, voiant son opiniâtreté, faisons mieux, ne trahissons point votre bon patron & ne nous exposons point à de terribles supplices; votre maître est l'homme du monde le plus genereux, le plus affable & le plus honnête, tâchons d'obtenir votre liberté je ferai tout mon possible auprès de lui; peut-être ne serai-je pas refusé, tâchons donc de le fléchir pour vous obtenir par des voïes legitimes: après bien de la peine elle y consentit à la fin, voyant

que je ne voulois rien faire autrement ; mon illuſtre hôte étant de retour chez lui, je le priai d'abord de m'accorder la liberté de m'en aller chez moi, après beaucoup de repugnance il y conſentit pour le lendemain matin ; après le dîné comme le vin & les liqueurs l'avoient rendu gai & de très-bonne humeur, je lui fis un recit ſincere de la converſation que j'avois euë avec ſon eſclave Circaſſienne qu'il aimoit beaucoup ; à peine lui eus-je fait la propoſition de lui donner ſa liberté, qu'il s'écrie tout à coup elle eſt à vous, je vous la donne du plus profond de mon ame, heureux pour moi de trouver une occaſion de vous faire plaiſir en quelque choſe, afin de vous prouver l'eſtime, le reſpect & l'amitié que j'aurai toute ma vie pour votre chere perſonne, j'avouë que je fus touché juſqu'au fond de l'ame d'une ſi grande generoſité & d'une politeſſe ſi grande ; une heure a-

près il fait appeller cette esclave, & lui dit qu'elle n'étoit plus à lui, mais à moi, il lui ordonna ensuite de prendre tous ses habits, ses joyaux, & lui donna encore cent ducats d'or ; me voici dans un grand embaras, mon dessein n'étoit pas de me charger d'une femme pendant un voiage si long ; cependant il fallut l'emmener avec moi à Pera, arrivée chez l'Ambassadeur, elle y resta deux jours pendant lesquels elle fit des efforts incroïables pour m'engager de la faire passer avec moi en Chrétienté, à quoi je ne voulus jamais consentir, voïant qu'elle perdoit ses peines elle se rendit à la fin à mes raisons, il fallut me quitter pour entrer dans un service honorable que je lui procurai jusqu'à ce qu'on trouvât le moïen de la faire transporter à Marseille ; le lendemain ce cher ami le Seigneur Turc vint encore me voir pour me donner le dernier adieu, il dîna avec moi,

il avoit toutes les peines du monde à m'abandonner, il fallut pourtant le faire, je fus encore obligé d'accepter de lui deux groſſes balles de caffé pour faire mon voiage, diſoit-il, mais j'en ai fait de bon argent à Livourne : il accompagna ces deux balles de caffé, de cinquante aunes de très-belle mouſſeline, de deux ſuperbes tapis de Perſe, & d'une plice doublée de marte zibeline ; je fis de tout ſon préſent quatorze cent piâtres Levantines. Tant d'amitié, de ſi grandes careſſes, de ſi magnifiques préſens ne pouvoient faire que beaucoup d'impreſſion dans mon cœur ; auſſi l'ai-je regretté pendant long-tems, & je crois que ſa perſonne ne s'effacera jamais de mon ſouvenir. Aiant donc fait tous mes adieux, mis ordre à mes affaires, il fallut ſonger à un bâtiment pour m'embarquer, après pluſieurs recherches on trouva enfin un Reis Janiſſaire qui comman-

doit une Volique, & qui devoit partir le lendemain pour Smirne, aiant fait marché avec ce Reis pour cinq piâtres Levantines, je fis tranſporter à bord dans le même inſtant tous mes effets & mes proviſions, adieu donc Conſtantinople je pars demain, ſuppoſé que le vent ſoit favorable.

Fin du troiſiéme Tome.